Septembre-Octobre 1967 ATLANTA 11

Atlanta

fantastique . insolite . science-fiction

JOHN FLANDERS, WALTER BECKERS, MICHAEL GRAYN...

Bimestriel

4ème **Année**

SEPT-OCT.

1967

N° 11

40 f.**b.**

4 f.f. ou s.

1 $



ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL SEPT.-OCT. 1967

QUATRIEME ANNEE N° 11

SOMMAIRE

Couverture de Claudette-Elza

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique + insolite + science-fiction

DIRECTION — REDACTION — ADMINISTRATION :
Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
28, rue du Curé,
Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège — Belgique).
Tél. : (019) 692.11
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.



Pour être sûr de recevoir ATLANTA régulièrement, versez le montant de l'abonnement au *C.C.P. Bruxelles 2198.98* de l'A.E.L.P. à Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège - Belgique); ou au *C.C.P. Bruxelles 2.86* de la Banque de Bruxelles à Tirlemont (Prov. de Brabant - Belgique), en mentionnant au dos de votre ordre : POUR LE COMPTE T/05/39410 DE L'A.E.L.P. Vous pouvez aussi transmettre des mandats internationaux ou des chèques sur banques au nom de l'A.E.L.P.; ce que vous pouvez faire également au nom de la Banque de Bruxelles, à condition de ne pas omettre la mention ci-dessus en capitales.

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.



TARIF DES ABONNEMENTS :

Abonnement ordinaire : 200 f.b., 20 f.f. ou s. ou 5 $ par an.
Faites-vous membre de l'A.E.L.P. et vous recevrez gracieusement notre revue. Pour cela, versez une cotisation annuelle de :
250 f.b., 25 f.f. ou s. ou 6 $ pour être membre adhérent;
600 f.b., 60 f.f. ou s. ou 12 $ pour être membre effectif;
1.000 f.b., 100 f.f. ou s. ou 20 $ pour être membre d'honneur.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à l'A.E.L.P.

JOHN FLANDERS

Jean Ray - John Flanders aimait beaucoup les animaux. Ne faut-il pas voir, en Jerry Heaven, la personnalisation de son affection pour les bêtes ?

LE JUSTICIER DE LA MER

Comment cela dégénéra-t-il en un fatal pugilat entre Jerry Heaven et del Mayo ? Nul n'aurait pu le dire. Ils ne se connaissaient pourtant pas, et depuis qu'ils avaient été engagés par l'*Empire-Circus*, dans des numéros tout à fait différents, ils ne s'étaient même jamais adressés la parole.

Heaven présentait des phoques joliment bien dressés. Mayo était, quant à lui, le protagoniste d'une attraction dangereuse, où les couteaux tranchants et les torches enflammées tenaient la vedette. Chacune de ces exhibitions obtenait un succès mérité.

L'*Empire-Circus*, titre pompeux s'il en est ! Mais en en réalité, ce nom ronflant ne désignait guère qu'un vieux bâtiment délabré qui s'élevait à l'extrême limite de Stoke-Newington, et qu'on avait tant bien que mal transformé en salle de théâtre. Les artistes devaient s'y contenter d'honoraires dérisoires, car, le public étant constitué en majeure partie des petites gens du peuple, le prix des places avait été réduit au strict minimum.

Ce soir-là, le spectacle se déroula ainsi qu'à l'ordinaire. La pyramide brouillonne des faux Arabes gla-

pissants clôtura, comme d'habitude, la représentation.

La salle s'était rapidement vidée, et la plupart des artistes avaient déjà quitté le cirque. Le machiniste Matter, qui remplissait aussi les fonctions d'électricien, commençait à éteindre les lampes, lorsque tout à coup, il vit Jerry Heaven et del Mayo se précipiter l'un sur l'autre et en venir aux mains, sans mot dire.

Le combat ne dura pas longtemps. Del Mayo avait tenté de saisir et de renverser son adversaire, comme l'eût fait un lutteur, mais le dompteur avait réussi à se libérer et avait administré à son antagoniste un violent coup de poing sur la tête.

Sans un cri, del Mayo s'affaissa et resta immobile sur le sol. Heaven lui tourna le dos et s'en alla d'un pas tranquille.

Mayo ne donnant toujours aucun signe de vie, le machiniste s'approcha et se mit aussitôt à crier au secours : l'homme était mort, le crâne littéralement fracassé.

C'est en vain qu'on rechercha Jerry Heaven. On ne le retrouvait nulle part, et quand on songea à rendre visite à ses phoques apprivoisés, on ne put que constater également la disparition des trois animaux. Ces derniers s'étaient évaporés sans laisser la moindre trace.

Qu'un homme disparaisse en plein cœur de Londres était chose courante. Mais que pareilles bêtes s'évanouissent comme fumée dans les airs, voilà qui était certes moins banal !

L'énigme fut cependant résolue au cours de cette même nuit par l'inspecteur de police Tess Redlaw.

Il découvrit notamment la piste grasse des phoques, qu'il suivit, dans les caves de l'établissement, jusqu'au bord d'une conduite d'égout. De là, les pinnipèdes devaient avoir pénétré dans le Londres souterrain, d'où ils avaient sans doute pu atteindre la Tamise, sans difficulté aucune.

Le lendemain, Redlaw récolta toutes les informations possibles et imaginables, mais celles-ci se révélèrent peu significatives et insuffisantes pour qu'on puisse mettre le grappin sur le dresseur.

Jerry Heaven ne s'était jamais produit auparavant dans aucun théâtre. Tous les contrats et autres preuves d'engagements antérieurs, qu'il avait soumis au directeur de l'*Empire-Circus*, étaient ce qu'il y avait de plus faux en la matière. Personne ne connaissait, ni n'avait entendu parler de cet artiste !

Même les affiches, sur lesquelles il se trouvait représenté, donnaient de lui une image tout à fait fantaisiste.

Mais le hasard avait voulu qu'un photographe amateur prît un instantané du numéro de Jerry Heaven, lors d'une représentation. Et notre homme conclut une excellente affaire en vendant pour dix livres ledit instantané à un grand quotidien de Londres.

Quelques jours plus tard, un vieux marin se présenta chez Tess Redlaw.

— Ce nom de Heaven, qui signifie « ciel » en anglais, vous l'avez naturellement considéré comme un patronyme ordinaire, dit le matelot, et cependant, tel n'est pas le cas ! Ce type est vraiment chez lui là-bas, bien que cet endroit ne soit pas notre ciel à nous.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia de fou ! s'écria l'inspecteur.

— Cet individu est un dieu, et si je suis détraqué, alors tout l'équipage du *Nord-Caper* se compose de mabouls !

Le loup de mer fit une pause, puis se mit à raconter :

« Le *Nord-Caper* est un baleinier, dont le port d'attache est Grimsby. Il navigue toujours dans les régions arctiques et chasse surtout cette sorte de baleine sauvage qui lui a donné son nom : le nord-caper (*). Mais il arrive aussi, lorsque l'occasion se présente, que l'on massacre une bonne douzaine de phoques, quand c'est la saison où leur peau se vend le plus cher.

» Il y a trois ans, nous nous trouvions en zone interdite, plus exactement dans la baie de Petermann, au Groenland.

» C'est un sale coin que la plupart des gens évitent, car l'eau y bouillonne comme dans une vieille machine à laver. Nous voyions poindre à l'ouest l'abominable mont Petermann.

» Dans la cale, nos barriques d'huile de baleine étaient quasi vides, et nous ne réussissions pas à approcher les nord-capers, tant ils étaient farouches.

» Intrépides et rebelles à la fois, nous passâmes outre à la loi danoise nous interdisant de tuer des phoques dans les eaux groenlandaises. Nous avions déjà une soixantaine de magnifiques peaux, lorsque nous aperçûmes, dans la profonde baie, un large banc de phoques splendides qui batifolaient innocemment.

» Nous jetâmes l'ancre. Armés d'énormes gourdins et de lourdes barres en fer, nous nous apprêtions à débarquer, lorsque soudain, nous entendîmes un sifflement aigu, auquel les phoques répondirent en disparaissant d'un coup de notre champ de vision.

» Nous restâmes un moment abasourdis, puis la mer se mit à bouillonner plus que jamais, et nous vîmes un homme à bâbord, juste à côté de notre navire. Oui, Monsieur, un homme, c'est comme je vous le dis !

» Il se redressa dans l'eau et son corps émergea de moitié le long de la chaîne de mouillage. Nous pûmes alors nous rendre compte que c'était un beau gaillard, bien fait de sa personne. Il était presque entièrement nu, bien que le thermomètre indiquât une température propre à faire frissonner les Esquimaux eux-mêmes.

» Et dans un anglais fort compréhensible, il se mit à nous parler.

» — Ces phoques m'appartiennent, dit-il, et je vous défends de les tuer, ou simplement de les chasser.

» Nous étions tous médusés, et aucun d'entre nous n'aurait pu prononcer le moindre mot. Seul le timonier, qui avait la langue bien pendue, se prit à jurer et à proférer d'épouvantables insultes.

» — Vous êtes le roi des phoques, peut-être ? ironisa-t-il froidement.

» — Beaucoup plus que ça, répondit l'autre calmement.

» — Un dieu, alors ?

» — Si vous voulez. Mais sachez que je ne me donne pas deux fois la peine de prévenir les mêmes personnes. Si quelqu'un parmi vous fait du mal à l'une de mes braves bêtes, je le suivrai partout, fût-ce sur la terre ferme, et je vengerai l'animal mort ou blessé.

» Sur ce, il posa un acte qui nous fit tous hurler de peur : s'emparant de la chaîne de mouillage qui pesait

(*) Nom donné par les anciens auteurs à la baleine franche noire des Basques (Grand Larousse Encyclopédique).

plus d'un quintal, il la secoua furieusement, puis la brisa en son milieu, comme s'il ne s'était agi que d'un faible roseau.

» Il nous fallut retrouver aussitôt nos esprits et songer à reprendre en mains le gouvernail. Lorsqu'un peu plus tard, nous regardâmes à nouveau la mer, l'homme s'était éclipsé.

» Faisant fi de l'avertissement, le timonier s'obstina, le lendemain, à vouloir descendre à terre. Il tua un jeune phoque qu'il ramena d'un air triomphant.

» Il se passa trois ou quatre jours, puis nous le découvrîmes raide mort à la barre, le crâne fracassé.

» Je vous le dis, Inspecteur : j'ai parfaitement reconnu sur cette photo le dieu des phoques, et je suis sûr et certain que, tout comme notre timonier, ce del Mayo a dû enfreindre quelque part les instructions du justicier de la mer ! »

Le marin se tut et s'en alla.

Tess Redlaw poursuivit son enquête et finit par apprendre que jadis, del Mayo avait en effet servi à bord d'un baleinier portugais.

Mais jamais plus on n'entendit parler de Jerry Heaven et de ses phoques apprivoisés.

Traduit du néerlandais par Michaël Grayn. Titre original : « De God van de Robben » Copyright by Agence Littéraire Delta.

GEORGES QUINAUX

Mention d'honneur au Prix du Conte ATLANTA 1966, Georges Quinaux fait preuve d'un talent certain. Espérons qu'il nous donnera d'autres textes à lire.

L'IMPOSSIBLE RENCONTRE

La noce s'achevait dans le délire. Tout prétexte était bon pour lever son verre. On buvait à la royauté, au gouvernement, au pékinois de madame, aux curés, au beau sexe. Avec les bouteilles, on se passait les dernières bonnes, et les dames, tout en picorant dans leur assiette, feignaient vertueusement d'ignorer les épisodes grivois que contaient ces messieurs.

Seuls les jeunes époux semblaient ne pas participer à l'entrain général. Absorbés dans leur seule contemplation, ils parlaient avenir, maison, enfants... Mais des lueurs cruelles passaient dans les yeux mauvais de la femme, tandis que le mari ne pouvait dissimuler un sourire sarcastique qui crispait son visage dans une attitude de défi.

Le brouhaha allait augmentant, jusqu'à couvrir la voix nasillarde d'un tourne-disques obstiné à seriner, pour la dixième fois peut-être, la même rengaine. Tous discouraient, les aiguës des femmes s'appuyant sur les basses masculines, tous déclamaient, chantaient, s'enflammaient.

Ignorant cette agitation, les époux évoquaient des souvenirs, promenades enchanteresses, premiers baisers... Mais alors que la femme écartait des mains de son mari les couteaux et autres accessoires tranchants, lui évitait soigneusement de goûter aux boissons qu'elle lui offrait.

Quand ils annoncèrent leur intention de se retirer, des compliments ambigus fusèrent, des encouragements ironiques; dans l'euphorie due à l'alcool et à la bonne chère, les convives ne remarquèrent pas la tension du couple, l'espèce de crainte qui envahissait le visage de l'épouse, la froide détermination que dénotait celui du mari. Tout en s'observant mutuellement, ils s'éloignèrent.

Le tumulte reprenait, quand jaillirent de la chambre nuptiale des cris d'épouvante qui se terminèrent en gémissements d'agonie.

Accourus en hâte, les premiers découvrirent le mari, contemplant, radieux, le cadavre étendu à ses pieds: sa femme qu'il avait étranglée. D'une voix tremblante d'émotion, il murmurait des mots sans suite.

— Ce n'était pas possible, et pourtant... Mais moi aussi, je l'avais reconnue... Aujourd'hui, je me suis vengé, c'est moi qui l'ai eue... La fois dernière, elle m'avait empoisonné peu après la cérémonie... Il y a si longtemps de cela, des centaines d'années peut-être... Mais aujourd'hui... Ah, ah, ah!...

JANINE GOLLE

De Janine Golle, vous avez lu, dans notre n° 5, *La fille qui dansait sous la lune.* Quelle différence avec le texte qui suit ! et pourtant...

L'HOMME QUI TANT DE FOIS...

L'homme traversa les murs, le temps et la lumière.

Il étendit le bras et chercha, de la main, à atteindre la forme.

— Je vous aimais naguère, sanglota-t-il, et vous m'avez aimé...

La forme ralentit, remua dans ses plis, s'arrêta un instant, pencha la tête, sembla écouter la voix qui résonnait à l'infini, en se cognant aux astres, puis reprit sa lente montée, marche par marche, étoile par étoile.

L'homme laissa retomber le bras.

Son menton, lourdement, pesa sur sa poitrine.

Une larme creusa une tranchée violette sur son visage livide. Il releva la tête et regarda loin, là-bas, à côté du Soleil. La forme montait toujours.

Il s'élança, une fois encore, soulevé par l'espoir, la main tendue.

— Je vous aimais naguère, gémit-il.

La forme continua sa route, lente et majestueuse, glacée et droite.

— Je vous aimais... Je vous aimais, balbutia-t-il, en laissant retomber sa longue main blanche.

Alors, l'homme, qui tant de fois avait cherché l'amour, remit la peau de son visage, tourna le dos au Soleil et redescendit sur la Terre.

MICHAEL GRAYN

La présente nouvelle de Michaël Grayn n'a pas été sans nous rappeler et la manière et l'écriture de Jean Ray-John Flanders. Ainsi d'ailleurs que tout son recueil de contes fantastiques : « Comme une Odeur de Soufre », que nous vous recommandons chaudement, et au sujet duquel vous pouvez lire tous les renseignements voulus en quatrième page de couverture.

L'ETRANGE AVENTURE DE STEVE RYE

I

Tiens ! Pourquoi ne voyait-il plus le ruban gris de la route glisser sous les pneus mordants de son *Alfa Roméo ?* Comment le jour lavé de soleil était-il, d'une seconde à l'autre, devenu nuit noire ? Une éclipse, peut-être.

Steve Rye se dit que de toute façon, il lui était impossible de continuer à rouler dans ces conditions. Quoique désemparé, il eut le réflexe d'enfoncer le pied le plus possible. Ses mains se crispèrent au volant...

Le volant !

Où était le volant ? Où était-il ? Ses doigts palpaient le vide. Et le frein ? Steve n'en finissait pas d'étirer la jambe. Pas de frein, pas de volant ! Le néant !

Un gémissement lui échappa. Quelle était cette douleur ? Il avait l'impression que d'énormes mâchoires lui broyaient le corps tout entier. Et les yeux !

Il songea à Michel Strogoff. Avait-il ressenti cette brûlure atroce, quand le bourreau avait approché de son visage le fer chauffé à blanc ?

Steve eut envie de hurler, comme lorsque ivre mort, il se prenait pour un chacal jappant famine. Mais il ne put ouvrir la bouche. Seul un gémissement - toujours le même - troua le ouateux silence de sa sphère ténébreuse.

Il se crut en enfer, et dès lors, se résigna au mal qui l'écartelait comme à une juste sentence. Puis il se rebiffa. N'avait-il tant vécu que pour finir damné ?

Oh non, ce n'était pas possible ! Il devait rêver tout éveillé. Il allait sûrement revoir, d'un instant à l'autre, le point bleu de l'horizon exploser en mille droites ensoleillées des deux côtés de la voiture. Il allait sûrement entendre à nouveau...

Entendre ? Oui, il entendait encore. Au fait, quel était ce doux murmure ? Le moteur, sans doute. Non, un voix qui disait...

Bon sang ! les mots lui parvenaient aux oreilles, et cependant, il n'y comprenait goutte.

Parlait-on sa langue ? On parlait bien sa langue.

— Tu sors, ce soir ?

— Oui, avec Robert.

Deux voix de femmes. L'une tendre, l'autre chaude. Mais que signifiaient ces paroles ? Qu'est-ce que tout cela faisait dans son monde obscur et douloureux ?

Désespéré, Steve essaya de crier. Un râle à peine plus fort que les premiers déborda de ses lèvres.

— Ecoute !

— Oui, il me semble...

— Il a bougé. Vite, appelle le Docteur Hartz !

Steve venait en effet d'esquisser un mouvement qui avait animé d'un léger frisson la couverture jaune du lit.

Dans l'interminable couloir blanc, la voix chaude de l'infirmière Raquel - une belle rousse aux yeux verts et bridés - coula, ferme et tranquille, jusqu'au cabinet du médecin de garde :

— Docteur Hartz, Mr Rye reprend conscience !

Le torse emprisonné dans l'inévitable blouse immaculée des internes, un athlète de vingt-sept ans aux tempes déjà grisonnantes surgit du bureau. Il s'avança d'un pas rapide vers Raquel, qu'il gratifia d'un sourire moqueur :

— On ne m'appelle plus Robert, à présent ?

Il ignora la réplique de sa fiancée et pénétra en coup de vent dans la chambre de Steve Rye.

— Bonsoir, Miss Blythe ! lança-t-il à l'adresse de l'autre nurse.

Sans attendre le retour de la politesse, il se dirigea vers le lit, où Steve remuait de plus en plus.

— Ça va, mon vieux, dit-il d'un ton bourru, en posant la main sur le front moite du blessé. Ne vous donnez pas tant de mal et n'essayez pas de parler ! D'ailleurs, avec cette tête de momie, vous n'y réussiriez pas.

La voix autoritaire et amicale du médecin paralysa Steve, dont le cerveau recommençait enfin à fonctionner normalement.

— Vous êtes ici, dans le coma, depuis deux semaines, poursuivit le Docteur Hartz. Ne vous en faites pas, vous êtes sauvé, mais vous en avez encore pour

un bon bout de temps, avant de quitter la clinique. C'est de votre faute. Il ne faut jamais dépasser un véhicule au sommet d'une côte, Mr Rye. Et une *Alfa Roméo*, c'est comme toutes les voitures : ça peut se détruire et brûler à belles flammes en quelques secondes. Surtout quand le conducteur s'en prend à un camion-citerne plein d'essence...

Rye n'entendait plus. Il avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

***

— Vous croyez que je reverrai, Miss Blythe ? questionna Steve.

Sur la terrasse ensoleillée, il offrait sa large poitrine toute couturée aux bienfaisants rayons cosmiques. Lara Blythe, venue lui apporter son déjeuner, déposa le plateau sur la petite table et considéra le patient d'un air soucieux.

— Et pourquoi pas, mon Dieu ? s'exclama-t-elle d'un ton qu'elle voulait guilleret. Toutes vos blessures ont guéri, il ne reste plus que vos yeux.

— Il reste *encore* mes yeux, reprit-il, amer. Et quand je dis : *mes* yeux...

— Ecoutez, Mr Rye ! coupa-t-elle, faussement froide. Seuls les globes oculaires étaient détruits. Les nerfs optiques n'ont en rien souffert, aussi miraculeux que cela puisse paraître. Vous devriez vous estimer heureux, d'autant plus qu'on n'amène pas tous les jours à la clinique des moribonds, dont les dernières volontés comprennent celle de faire cadeau de leurs yeux au premier venu !

— Mais l'opération...

— Le Docteur Dallas est probablement l'unique chirurgien au monde qui n'ait jamais raté ce genre de greffe, et si vous voulez mon avis...

— Eh bien, eh bien ! Quelle étrange façon de calmer un malade, Miss Blythe ! Ma parole, on dirait que vous en êtes amoureuse.

A ces mots du Docteur Hartz, qui arrivait sur la terrasse, la blonde Lara - dont le bleu des yeux n'avait d'égal que celui des pervenches - ne put s'empêcher de rougir violemment.

— Mon cher Mr Rye, continua le médecin, vous feriez bien de déjeuner au plus vite. Dans une heure, le Docteur Dallas sera là pour enlever votre pansement, et si vous n'êtes pas prêt, il s'en retournera sans le faire. Il n'y a pas que vous sur terre, mon vieux, et cet éminent chirurgien a encore d'autres chats à fouetter !



— Bon sang ! jura Steve, en fixant l'image que lui renvoyait le miroir, j'ai l'air d'un Martien avec toutes ces cicatrices au visage.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire, au moment même où vous recouvrez la vue ! s'écria Miss Blythe.

— C'est vrai, j'en oublie de féliciter le Docteur Dallas, fit Rye en se retournant.

— Déjà parti, mon cher, intervint Robert Hartz, désinvolte. Je vous l'avais bien dit qu'il avait encore d'autres chats à fouetter. Mais... vous pouvez m'adresser ces félicitations, reprit-il en s'asseyant d'un air emprunté, j'adore qu'on m'adresse des félicitations !

Et tous quatre - le médecin, Raquel, Lara et Steve - éclatèrent de rire. D'un rire un peu nerveux, après cette terrible tension subie au cours de l'enlèvement du dernier bandeau.

II

Steve Rye n'aurait pu préciser avec certitude quand cela avait commencé.

En y réfléchissant bien, il se disait que le phénomène avait dû avoir lieu, pour la première fois, lors de ce match de rugby, la semaine précédente. Mais c'était avant - hier seulement, en entrant chez l'épicier du coin, qu'il avait acquis l'assurance que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête.

Non pas qu'il fût devenu fou. Un aliéné se rend-il compte de son état ? Et puis, ce qui lui arrivait ne ressortissait pas nécessairement à la démence.

Son mal - si c'en était un - pouvait avoir une cause aussi banale que celle du rhume. Qu'est-ce qui provoque le rhume ? Un chaud et froid. Quelle était l'origine de son trouble ? L'accident de circulation qu'il avait eu, l'été dernier.

Simple comme bonjour. Il suffisait d'y penser, aurait dit le Docteur Hartz. Mais voilà ! dans l'esprit de Steve, il ne suffisait pas d'y penser.

Quoi qu'il en soit, c'était avant-hier que le phénomène s'était produit avec une netteté telle qu'il lui eût été impossible d'en nier l'existence.

Lorsqu'il pénétra dans la boutique *Smith & Barnley*, tout paraissait normal.

— Hello, Mr Barnley ! jeta-t-il gaiement à l'épicier, un petit bonhomme rondouillard au visage plein et avenant.

— Comment allez-vous, Mr Rye ? lui répondit le commerçant, de derrière le comptoir. Nous sommes jeudi. Filet de daurade, comme d'habitude ?

— Filet de daurade, acquiesça Steve d'un air docte et faussement résigné, en pivotant sur les talons.

Tandis que l'épicier s'affairait, il regardait courir les gens dans la rue. Il vit passer Ambrose, le chauffeur de Sir Donald Hackley, son voisin Theobald, employé de banque, et puis...

Et puis, c'est à ce moment que la question lui arriva aux oreilles :

— Et comment va Madame votre mère ?

— Très bien, merci ! fit-il, distrait.

Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il saisît vraiment qu'on lui avait demandé des nouvelles de sa mère. Vous me direz qu'il n'y a rien de plus normal que de s'enquérir de la santé de la mère d'un client. Et c'est sans doute ce qu'aurait pensé Steve Rye, si sa mère n'avait été inhumée, l'an dernier, dans leur caveau de famille, à Chichester, dans le Sussex.

Il haussa les épaules en songeant que l'épicier, probablement distrait lui aussi, n'avait rien trouvé de mieux pour meubler le silence.

— Ah, j'en suis bien aise ! reprit l'autre. Une congestion pulmonaire, voyez-vous, c'est parfois mortel. Maintenant que Madame votre mère est en bonne voie de guérison, il n'y a plus lieu de s'inquiéter.

Cette fois, Steve sursauta. Non seulement sa mère

était morte depuis un an, mais encore elle n'avait jamais souffert de pareille maladie. Et, bon sang ! pourquoi l'épicier cherchait-il à déguiser sa voix ?

Il se retourna et, à sa grande stupeur, vit, derrière le comptoir, un homme longiligne au teint sombre, qui lui servait de la purée de tomate. Et le comptoir lui-même était différent ! Et le rayonnage ! Et les marchandises n'étaient pas disposées comme...

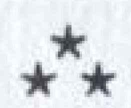
Une brume légère lui passa devant les yeux. Il porta la main au front et chancela.

— Ça ne va pas, Mr Rye ? questionna l'affable Mr Barnley.

Steve releva les paupières et reconnut le visage débonnaire du commerçant.

— Si, si ! fit-il dans un soupir. Ça ! va Un léger malaise...

Il s'empara de son rassurant filet de daurade, paya et sortit précipitamment, sous le regard perplexe de l'épicier.



Il rencontra Miss Blythe dans le hall d'entrée de la clinique.

— Steve ! s'exclama Lara. Nous ne devions nous voir que demain soir, à six heures.

— Désolé, darling, mais ce n'est pas pour vous que je viens aujourd'hui, fit-il d'une voix blanche.

Elle remarqua alors son teint blême. Ses cheveux noirs, si bien peignés d'ordinaire, filaient dans tous les sens ; et sa barbe datait de deux jours, au moins.

Au moment où, sans rien ajouter, il allait continuer, elle le saisit par le bras.

— Steve que se passe-t-il ? interrogea-t-elle, inquiète.

Elle l'entraîna vers le banc, le long du mur. Il n'opposa pas la moindre résistance et s'assit.

— Allons, allons ! reprit-elle en redressant sa cravate d'un geste doux. Racontez-moi tout !

Il la fixa soudain d'un œil sévère.

— Vous raconter tout ! s'écria-t-il. Ah non, alors ! Je vais devoir le faire, dans un instant, pour le Docteur Bench. Une fois suffit.

— Le Docteur Bench, le psychiatre ? s'étonna-t-elle.

— Parfaitement, le psychiatre.

— Vous ne m'avez jamais dit...

— C'est qu'auparavant, tout allait bien. J'ai pris rendez-vous ce matin, par téléphone, expliqua Steve.

— Ce matin seulement ! Et il vous reçoit déjà ! Généralement, son carnet est toujours plein pour une semaine à l'avance. S'il a accepté de vous voir si vite...

Elle s'interrompit.

— Continuez ! fit-il sèchement.

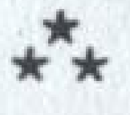
Elle baissa les yeux.

— C'est que c'est grave, hein ! poursuivit-il, mordant. C'est cela que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

— Je vous accompagne, décida-t-elle en se relevant. Vous n'avez plus ni parents, ni amis. Il ne vous reste que moi, votre fiancée. J'ai donc bien le droit de savoir et de vous aider, si je le puis.

Il se releva, lui aussi, et esquissa un geste las.

— Si vous y tenez...



Lara étouffa le mégot dans la terre du pot de fleurs, sur l'appui de fenêtre, et étira ses jambes longues et souples. Etendue par-dessus les couvertures du lit, dans sa modeste chambre, elle se remémorait ce que Steve avait raconté au Docteur Bench.

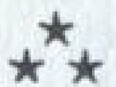
Rye était né à Chichester, où il avait passé une jeunesse des plus normales. Il avait fait le droit à Cambridge, avait obtenu son diplôme, mais n'avait jamais plaidé, un magazine à succès l'ayant engagé, contre forte rémunération, pour tenir la fameuse rubrique « Face à la Loi ». Rubrique que bien des avocats avaient attaquée, étant donné le tort qu'elle faisait à leur corporation, sans toutefois jamais aboutir à quoi que ce fût. Soutenu financièrement par la revue, Steve les avait, comme on dit, « mis en boîte ».

Il avait perdu son père alors qu'il terminait ses études, et sa mère l'an passé. Ce dernier décès l'avait profondément affecté, et le Docteur Bench, multipliant le poids de ce chagrin par le traumatisme possible dû à son récent accident, avait déclaré qu'il ne fallait pas chercher plus loin la cause de son trouble.

Rye avait objecté que cela n'expliquait pas pourquoi il avait vu un autre homme dans une autre boutique, chez l'épicier qu'il connaissait pourtant de longue date. Le Docteur Bench avait hésité, haussé les épaules et éludé la question, en affirmant que cette vision ne constituait guère qu'un détail.

Steve avait ensuite parlé d'autres manifestations du phénomène, et particulièrement de son entrevue avec Mr Stonehenge. Là encore, le Docteur Bench avait trouvé de nombreuses mais fallacieuses raisons, pour qualifier d'accessoires la plupart des descriptions faites par son patient.

La visite s'était terminée sans que personne fût convaincu. Le psychiatre lui-même n'avait nullement laissé l'impression d'être sûr de son affaire. Il avait prescrit quelques calmants, sans plus.



Etait-ce hier soir ou ce matin qu'il avait rencontré ce mystérieux Stonehenge ? Affalé dans un moelleux fauteuil de son confortable appartement, Steve ne savait plus très bien où il en était, et le sédatif qu'il venait d'ingurgiter n'arrangeait pas les choses dans son esprit.

Ce devait être hier soir. Oui, bien sûr ! Il se promenait dans le parc, non loin de chez lui. Il s'était assis sur un banc et s'était mis à rêver.

Il rêvait... A quoi rêvait-il, au juste ? Bah ! ça n'avait aucune espèce d'importance.

Lorsque la petite vieille en noir prit place à côté de lui, il s'écarta quelque peu, afin d'être plus à l'aise. En guise de bonsoir, il lui décocha un sourire dentifrice, qu'elle n'eut pas l'air d'apprécier. Sans doute le prenait-elle pour un satyre. Il ne put s'empêcher de trouver cela amusant, et il en eût pouffé, si la réputation du flegme britannique n'avait risqué d'en souffrir.

Il porta son attention sur les enfants qui batifolaient de-ci de-là, sous l'œil distrait de leurs nurses, plus attachées à terminer la lecture du dernier roman rose paru qu'à surveiller les jeux des marmots de Sir John ou de Lady Smith.

Soudain, ce fut la nuit, ou presque. C'est probablement pour cette raison qu'il ne remarqua pas aussitôt

le changement d'aspect du parc, et puis aussi parce qu'on l'interpellait.

— Cher ami, comment allez-vous ? s'exclama une voix grave.

Il tourna la tête vers la petite vieille, ou plutôt vers un homme longiligne au teint sombre, celui-là même qu'il avait vu chez *Smith & Barnley*. La dame en noir avait évidemment disparu. Steve sentit une sueur froide lui couler le long de l'épine dorsale.

— Je viens de rencontrer Madame votre mère, poursuivit l'autre, et elle s'est écriée : « Cher Mr Stonehenge, que je suis contente de vous revoir ! Je craignais que ma congestion pulmonaire ne m'en empêchât à jamais ». Charmante femme que Madame votre mère.

Steve aurait voulu dire quelque chose qui brisât le cercle magique, au centre duquel il croyait bien se trouver, mais il ne put qu'articuler ces mots, qu'il prononça malgré lui :

— Oui, très charmante.

— Elle, au moins, ne méprise pas les épiciers.

Au comble de la stupeur, Rye s'entendit répondre :

— Certes, non. D'ailleurs, que ferions-nous sans les épiciers ?... Mais restez assis, mon ami. Vous partez déjà ?

L'autre, qui s'était levé, reprit sa place.

— Je m'en voudrais de vous importuner.

— Je vous en prie, mon cher ! s'exclama Steve.

D'où lui venait donc tout ce qu'il disait. Pourquoi pensait-il blanc et parlait-il noir ?

— Et comment va le Professeur Scyberg ? questionna Mr Stonehenge. Quel heureux homme ! Dans votre château de Bedford, il doit disposer de tout ce qu'il désire, pour faire ses petites expériences... Est-il par-

venu à fabriquer de la purée de tomate artificielle ? Je lui en achèterais, vous savez ! Pour autant, bien sûr, qu'il me soit permis de faire quelque substantiel bénéfice à la revente.

— Cela va de soi, acquiesça Steve, qui ne comprenait toujours rien ni aux paroles de Stonehenge, ni aux siennes propres. Il semble en effet ne pas être loin de la réussite. Les recherches qu'il a entreprises paraissent très intéressantes et...

— Mon Dieu, il se fait tard ! interrompit l'autre en se redressant d'un coup de rein. Mrs Stonehenge m'attend. Au revoir, Sir Hillen.

— Ah ?... Au revoir, mon ami, au revoir, fit Steve en lui tendant la main.

A ce moment, un voile fluorescent l'aveugla, et lorsqu'il recouvra la vue, il s'aperçut qu'il présentait le poing à la petite vieille en noir qui, épouvantée, se leva et s'enfuit en glapissant.

III

Steve Rye dormait encore du sommeil du juste - les calmants faisaient leur effet -, quand on tambourina à la porte d'entrée de son appartement. Agacé par ce tapage importun, il se tourna et se retourna dans le lit, jusqu'à ce qu'enfin, il se rendit compte que c'était bien chez lui qu'on frappait de la sorte.

Il jura, écarta les couvertures, se leva et passa le peignoir grenat qui, au cours de la nuit, avait glissé de la chaise au sol.

— On vient, on vient ! grogna-t-il, en réprimant un bâillement.

Il ouvrit, et Lara bondit dans la pièce en criant :

— Steve, regardez !

Elle brandissait sous ses yeux pleins de sommeil un journal du matin.

— Lara, je vous en prie ! supplia-t-il, les mains aux oreilles. Ce n'est pas une façon de réveiller les gens.

Il esquissa une grimace qui eut le don de la faire rire, bien qu'elle n'en eût guère envie.

— Mais regardez ! Regardez ! s'exclama-t-elle à nouveau.

Il s'empara du quotidien et se laissa tomber dans le fauteuil, en se grattant le cuir chevelu de l'air ahuri qu'il arborait toujours au lever.

Soudain, il se redressa d'un bond, comme s'il avait posé une fesse sur quelque aiguille à coudre, malencontreusement oubliée sur le siège.

— Tonnerre ! sacra-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire, cet article ?

Elle lui reprit le journal, le força à se rasseoir et lut d'une voix précipitée :

« LE MYSTERE PLANE TOUJOURS AU CHATEAU DE BEDFORD !

» On se rappelle qu'en mai dernier, on retrouva Sir David Hillen, grièvement blessé, dans l'antique salle d'honneur du manoir. Un violent coup de hache lui avait pourfendu la poitrine.

» Doué d'une énergie peu commune, Sir Hillen vécut encore quelques heures, mais ne fut jamais en mesure de révéler le nom de son assassin.

» Les soupçons se portèrent sur le jardinier Stockwood, dont les rapports avec Sir Hillen étaient, pour on ne sait quelle raison, plutôt tendus. Se refusant à toute communication, incapable de présenter quelque

alibi que ce soit, le jardinier fut arrêté sous l'inculpation du meurtre de Sir Hillen.

» Mais coup de théâtre, hier! Lady Hillen, la mère du défunt, innocente Stockwood!

» Rougissante de confusion, bégayant sans arrêt, au bord de la crise de nerfs, elle assure qu'au moment de l'assassinat, Stockwood se trouvait avec elle dans sa propre chambre.

» On sait donc maintenant le pourquoi du mutisme du jardinier. Et l'on comprend qu'une dame quinquagénaire comme Lady Hillen ait hésité longtemps, avant de faire pareille déclaration.

» Il est probable que Sir Hillen était au courant des relations intimes existant entre sa mère et Stockwood, et qu'il ne les approuvait pas, ce qui expliquerait enfin l'hostilité réciproque entre les deux hommes.

» Le jardinier a été relaxé ce matin.

» Mais si la lumière a été faite sur l'attitude de Stockwood - attitude jugée bizarre jusqu'à hier -, le mystère reste entier en ce qui concerne la mort tragique de Sir Hillen.

» Le meilleur ami du défunt, le Professeur Scyberg - qui réside au château depuis près de deux ans -, a déclaré qu'il ne connaîtrait plus de paix, tant que la police n'aurait pas confondu l'assassin de son bienfaiteur. On sait, en effet, que Sir David Hillen favorisait, financièrement parlant, les recherches du savant.

» Peut-être en saurons-nous davantage demain. Ne manquez pas de suivre l'affaire de près dans nos prochaines éditions. »

Lara et Steve se dévisagèrent. La stupéfaction de ce dernier n'avait d'égale que l'air décidé de sa fiancée.

***

Elle n'avait pas été longue à le convaincre, et le soir même, après avoir passé ensemble une journée d'amoureux, tous deux se dirigeaient, en voiture, vers le solitaire château de Bedford, à une trentaine de miles de Londres.

Ils y furent reçus, vers les dix-sept heures, par le Professeur Scyberg en personne, un homme grisonnant au visage affable, mais au regard fuyant.

— Lady Hillen?... Elle est partie ce matin pour la Côte d'Azur, expliqua-t-il avec emphase, accompagnée par... son fidèle Stockwood, m'abandonnant la responsabilité de m'occuper du manoir. J'ai accordé trois jours de liberté aux domestiques, afin de pouvoir continuer tranquillement mes recherches qui touchent à leur fin.

Lara et Steve échangèrent un coup d'œil entendu.

— Mais, poursuivit le savant, je m'en voudrais de vous laisser aller, sans vous offrir au moins un petit verre de notre délicieux porto. Suivez-moi, je vous prie.

Ils quittèrent le hall d'accueil et pénétrèrent dans la magnifique salle d'honneur, au mobilier rustique et précieux à la fois, dans laquelle le Professeur Scyberg leur servit un *Alto Douro* de première qualité. Ni Lara ni Steve ne se faisaient d'illusion. On ne les avait fait entrer plus avant que pour mieux les éconduire ensuite. Scyberg avait été on ne peut plus net.

— Sans doute connaissez-vous l'histoire de la ville de Porto, reprit leur hôte. Des mains des Arabes, la cité passa à celles des princes de la maison de Bourgogne. Les Français l'occupèrent en 1807, mais Wellington la leur enleva deux ans plus tard. Et Sir Hillen - Dieu ait son âme, le pauvre! - se plaisait à raconter que le vin parfumé et généreux que vous goûtez en ce

moment date précisément de l'an 1809. Rien ne nous oblige à le croire, puisque aucune des bouteilles du cellier ne porte la moindre étiquette, mais vous avouerez que cet *Alto Douro* est fameux.

— Fameux, en effet ! acquiesça Rye d'un air connaisseur.

Il n'était en rien compétent pour estimer pareil nectar à sa juste valeur ; cependant, le chaud velouté de la liqueur l'avait conquis, ainsi que Lara.

— Au fait, pour quelle raison vouliez-vous voir Lady Hillen ? questionna le savant. Je pourrais peut-être lui transmettre un message de votre part à son retour.

Décontenancé, Steve entendit répondre Lara, à qui il en fallait plus que ça pour perdre le nord :

— Nous fîmes la connaissance de Lady Hillen dans un salon de thé à Londres, elle nous pria de venir la saluer le jour où nous passerions non loin de Bedford.

— A Londres ! s'exclama Scyberg d'un ton soupçonneux. Elle ne s'y rend pas très souvent, et encore moins dans les salons de thé... Mais enfin, conclut-il, ça lui arrive de temps à autre.

Tout à coup, un sourd grognement s'éleva derrière la salle d'honneur.

— Je... Veuillez m'excuser un instant, fit le savant en se dirigeant vers la porte du fond. Je reviens immédiatement.

— Qu'est-ce que ce bruit ? interrogea Steve, en l'absence de Scyberg.

— Je me le demande... Avez-vous remarqué ce portrait ?

Elle indiqua le tableau accroché au-dessus de l'âtre. Il s'en approcha.

— « Sir David Hillen », lut-il sous la peinture.

— C'est bien ce que je pensais. Il y a dans ce visage quelque chose qui m'est familier...

— Ma foi..., commença Steve.

Ni l'un ni l'autre n'eurent le loisir d'en dire plus. Le Professeur Scyberg venait de réintégrer la vaste pièce.

— C'est mon chien Dumbie, déclara-t-il, un danois de belle taille. Je ne sais comment il a réussi à quitter la niche. Je l'avais pourtant bien attaché.

Après une courte pause, il reprit :

— Encore un petit verre de porto ?

Lara et Steve n'avaient plus rien mangé depuis midi, aussi refusèrent-ils poliment.

— Dans ce cas, je vais vous reconduire jusqu'à la grille, dit le savant. Il ne faudra pas musarder en route, mes amis, car il me semble avoir entendu quelques grondements. Un vilain orage se prépare.

Lara était déjà montée dans la voiture, lorsque d'un mouvement brusque, Steve - après que Scyberg eut disparu au bout de l'allée principale du parc d'entrée - leva le capot, sous lequel il se mit à tripoter fébrilement.

— Voilà le travail ! fit-il en se redressant, les mains poisseuses. Essayez donc de mettre en marche, Lara.

— Mon cher Steve, s'écria-t-elle, vous êtes un génie !

Est-il utile de dire que Miss Blythe ne parvint pas à faire tourner le moteur ? Que tous deux retournèrent au château ? Et que, la tempête ayant éclaté, le Professeur Scyberg se vit dans l'obligation de leur offrir l'hospitalité ?

— Je n'ai pas d'automobile, et nous ne disposons pas du téléphone, avait reconnu le savant à contre-cœur. D'autre part, l'*Auberge de Bedford Castle*, d'où

vous auriez pu donner un coup de fil, se trouve à trois miles d'ici...

⁂

Rye déposa dans son assiette de porcelaine bleue l'os de poulet froid, que le Professeur Scyberg leur avait servi au dîner, et s'enquit du chemin des toilettes.

— Derrière cette porte, bougonna leur hôte qui se curait les dents d'un geste nerveux.

Steve avala d'un trait ce qui restait de St-Emilion dans son verre, se leva et se dirigea vers le lieu indiqué.

— Diable ! se dit-il, en se rinçant les mains au robinet. L'endroit n'a rien de rassurant. Il est heureux que l'orage se soit éloigné. Sans cela, je jurerais avoir échoué dans le castel du démon.

Il allait rentrer dans l'immense salle à manger, lorsqu'il remarqua l'escalier de pierre.

— Où cela peut-il bien conduire ? se demanda-t-il. Ma foi, nous l'allons voir.

Il s'engagea dans l'obscure cage et se mit à en descendre les marches une à une, avec précaution. Il dut s'appuyer un instant au mur, car la tête lui tournait tout d'un coup. Le malaise passa si rapidement qu'il se sentit vite un autre homme.

Malgré les ténèbres, il poursuivit son exploration, comme s'il se fût trouvé en pays de connaissance.

Arrivé au bas de l'escalier, il poussa une lourde porte et entra dans une grande pièce, magnifiquement éclairée, pleine d'appareils et instruments bizarres,

certains d'aspect ultra-moderne, d'autres datant en apparence du Moyen Age.

Au fond de la salle brûlait un feu ouvert, au-dessus duquel pendait un chaudron de cuivre, que surveillait un homme en cache-poussière blanc. Intrigué - il fut surpris de n'être qu'intrigué -, Steve s'avança silencieusement.

Avant que l'autre se retournât, devinant une présence, il eut le temps de voir bouillonner dans le cuveau un épais liquide rouge à l'odeur âcre.

— Par l'enfer, vous m'avez fait peur ! s'exclama le singulier chimiste.

Rye aurait probablement dû être ébahi de reconnaître le Professeur Scyberg, mais à vrai dire, il n'y avait guère qu'une partie de lui-même qui s'étonnait.

— Je vous ai pourtant dit maintes fois de ne pas entrer ici sans me prévenir, tonna le savant. Je déteste être dérangé de la sorte.

— Au fait, mon cher, qu'est-ce donc là pour une expérience ? questionna Steve. Et quelle est cette fange pourpre que vous brassez avec tant d'ardeur ? On dirait du sang de porc.

Scyberg eut un instant d'hésitation, puis fit mine de rire.

— Mais non, David, ce n'est que de la purée de tomate. J'ai enfin réussi à en fabriquer artificiellement et...

Rye fut alors pris d'un vertige irrésistible. Lorsqu'il recouvra le plein usage des sens, il se surprit à descendre le sombre escalier qui partait du cabinet de toilette.

Il s'arrêta. Devait-il continuer ? Mais il se trouvait déjà devant la lourde porte. Il l'ouvrit et pénétra dans le laboratoire enténébré. Sa main tremblante parvint

à l'interrupteur qu'il actionna. Une lumière crue éclaboussa les moindres recoins de la pièce, absolument vide de tout être humain ou autre.

Ou autre ? Rien n'était moins sûr. Un sourd grognement, venu l'on ne sait d'où, le fit reculer. Il éteignit, referma l'huis pesant et regagna prestement l'espace rassurant de la salle à manger, où Lara et Scyberg achevaient leur appétissante meringue.

— Vous êtes bien pâle, Mr Rye, observa le savant, cauteleux.

— Oh ! fit Steve. Un léger malaise, dû sans doute à la trop bonne chère.

Lara décocha un regard d'intelligence à son fiancé. Elle savait ce que « léger malaise » voulait dire.

***

Le vent avait tourné, et la tempête faisait à nouveau rage dans le ciel du domaine de Bedford.

Assise sur le lit, dans la chambre qu'on lui avait impartie, Lara considérait, avec quelque anxiété, la fenêtre à vitres biseautées, dont le vert pâle conférait aux lumières de l'orage une couleur glauque impressionnante. Chaque objet de la pièce revêtait, quand jaillissait l'éclair, un aspect lugubre qui provoquait en elle le frisson de la peur, à laquelle, cependant, elle se refusait. Mais une angoisse malsaine s'insinuait dans ses veines, quoi qu'elle fît pour s'y dérober.

Sans qu'elle y prît garde, ses pensées la ramenèrent dans l'antique salle d'honneur, au portrait de Sir David Hillen.

Qu'avait-elle remarqué qui lui fût si familier dans ce visage ? Elle ne parvenait pas à le préciser. Puis soudain, ce fut l'illumination. Une illumination qui la fit se lever, s'habiller chaudement, sortir en catimini et courir, malgré la tempête, jusqu'à l'*Auberge de Bedford Castle,* la seule habitation dans un rayon de cinq miles.



Il avait fallu à Lara un courage à toute épreuve, pour traverser les terres désolées de Bedford et revenir au château, une fois sa mission accomplie. Non seulement à cause de l'orage, mais encore parce que, tout le long parcours, d'inombrables fantômes l'avaient pourchassée.

— Ce ne sont que fantômes, justement ! Autrement dit, des êtres qui n'existent pas ! s'était-elle sans cesse répété.

Poursuivant sa course folle, la tête faisant non à toutes les ombres échevelées qui la harcelaient, elle réintégrait enfin le manoir, obstinément coi. Onze heures venaient de sonner.

Elle regagna discrètement sa chambre, dans l'intention d'y reprendre souffle, avant d'aller annoncer la nouvelle à Steve. Haletante, elle se laissa tomber sur le lit, mais se redressa aussitôt, les nerfs grattés à vif par un horrible hurlement, qui bondit de mur en mur, tel un chat furieux mis en cage, dans toutes les pièces du château.

— Steve, Steve ! cria-t-elle d'une voix étranglée.

A bout de résistance, elle perdit conscience et s'affaissa sur le parquet, dans un bruissement de sa robe souple.

IV

Lorsqu'elle reprit ses esprits, vers les deux heures du matin, elle voulut immédiatement tout savoir et posa question sur question au Docteur Hartz qui, pressé par son coup de téléphone, était arrivé à Bedford Castle, avec sa fiancée, vers minuit.

— Restez bien tranquille au lit, et nous vous apprendrons tout, fit Robert en souriant.

— Steve ! s'écria-t-elle.

— Je suis là, et en excellente forme, Lara ! dit Rye d'un ton désinvolte. Savez-vous que vous m'avez profondément déçu, ma chère ? Jamais je n'aurais cru que vous pussiez vous évanouir de la sorte.

— Voyez-moi ce crâneur ! s'exclama Raquel. Il n'était certes pas aussi plastronneur, tantôt.

— Vais-je enfin savoir ? s'impatienta Lara.

— A vous d'abord, Mr Rye ! invita le médecin.

Steve s'approcha, s'éclaircit la voix et se mit à raconter :

« Je ne saurais préciser le moment auquel cela m'a pris. Il devait être environ onze heures. Je me trouvais dans ma chambre et je ne parvenais pas à m'endormir.

» Tout à coup, je pensai au tableau de la salle d'honneur. Quelque chose - et à cet instant, j'aurais bien été en peine de dire quoi - m'avait frappé dans ce portrait. Poussé par je ne sais quelle instigation, je me levai et descendis... »

— Nous aurions pu nous croiser, interrompit Lara.

— Sans doute, admit Steve, à moins que vous n'ayez pris l'escalier de la salle à manger.

— C'est par là que je suis passée, en effet.

— J'ai emprunté l'autre, observa-t-il.

— Possible.

« Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, reprenant le fil de son histoire, je me retrouvai bientôt dans la salle d'honneur, où je fis illico de la lumière, et allai me planter devant Sir David Hillen immortalisé. Je crois que j'aurais fini par découvrir seul le détail qui me chiffonnait, si, au moment même où je me sentais un peu groggy, je n'avais ouï soudain le sourd grognement que nous avions déjà perçu, alors que nous dégustions cet amour d'*Alto Douro*. Vous vous souvenez, Lara ? Aussitôt, je fis volte-face.

« Que vous dire ? Que je fus horrifié ? Le mot me paraît bien faible.

» Devant moi se tenait un être innommable, dont on a déjà vu le sosie au cinéma. Un humanoïde, certes, mais un véritable Frankenstein, vous dis-je ! Je parle du monstre, et non de celui qui le créa. Il brandissait une hache et, avant l'irruption dans la pièce du Professeur Scyberg, il m'en assena un coup terrible en pleine poitrine. Je m'écroulai, et c'est alors que je hurlai. D'épouvante et de douleur.

» — David ! cria Scyberg, en se précipitant sur moi. David, mon ami !

» Puis, s'adressant au phénomène d'une voix coupante, il ordonna :

» — Dumbie ! Dans ta cage, Dumbie, immédiatement !

» Le monstre émit un grognement, dans lequel, malgré mon état, je reconnus du regret et du dépit. Ensuite, il s'en alla, pesamment.

» — David, pardonnez-moi ! sanglota le Professeur Scyberg. Pardonnez-moi !

» Il m'expliqua alors qu'il était l'inventeur de Dumbie, qu'il le gardait en vie grâce à du sang d'animal,

qu'il avait déjà remarqué son désir de goûter au sang humain, mais qu'il n'avait pas pu se résoudre à le détruire.

» — Et pourtant, me dit-il encore en pleurant, je sentais, à tort ou à raison, que vous ne m'aviez pas cru l'autre jour, lorsque je vous ai assuré que je cherchais à fabriquer de la purée de tomate artificielle. Mon explication était par trop grotesque. Oui, je le sentais, et j'aurais dû tuer Dumbie. Mais je n'en ai pas eu le courage. Pas plus qu'Einstein ou Oppenheimer ne l'ont eu vis-àvis de l'arme effroyable qu'ils avaient conçue... Pardonnez-moi, David, pardonnez-moi !

» Je perdis conscience. Et quand je me réveillai, à la seconde suivante, je me trouvais debout devant le portrait de Sir David Hillen.

» Ce n'est pas un grognement que j'entendis alors, mais un coup de feu, en provenance du cabinet de toilette, ou plus exactement : du laboratoire, dont je vous ai touché un mot, chère Lara, en montant pour la première fois dans nos chambres.

» Je me dépêchai vers l'antre du Professeur Scyberg, que je découvris, étendu sur le sol, les mains crispées au côté gauche de la poitrine. Un revolver au canon fumant gisait près de lui. Avant de pousser le dernier soupir, il eut encore la force de me dire :

» — Mr Rye... La lettre... Sur la grande table...

» Puis il expira. Je trouvai, en effet, le message auquel il avait fait allusion sur l'immense établi... »

— Et il en prit connaissance et sut ainsi une partie de la vérité ! s'écria Robert.

— Oui, reprit Steve, en brandissant la lettre, et je lus notamment ceci qui ne laissa pas de m'intriguer : «... et je me sentais responsable de la mort de Sir Hillen. C'est pourquoi j'entendais bien mettre fin à mes jours. Ce qui m'y résout, sans que je puisse revenir sur ma décision, Mr Rye, c'est votre regard, en tout semblable à celui de mon pauvre ami David. Probablement est-ce la raison pour laquelle je me méfiais de vous, sans trop m'en rendre compte moi-même. Maintenant que j'ai tué et incinéré Dumbie, je puis mourir... » Ce n'est pas pour rien que ça sentait le brûlé ! conclut Steve, mi-figue mi-raisin.

Lara éclata de rire.

— Bon, je vois que vous allez mieux, Miss Blythe, constata le médecin.

— Et puis, reprit Steve, le Docteur Hartz m'a appris ce que vous avez découvert intuitivement, chère Lara. A savoir que les yeux que l'on m'a greffés, après mon accident de voiture, sont ceux de Sir Hillen.

— Evidemment ! s'exclama Lara. Je l'aurais deviné plus tôt, si j'avais su qu'on avait transporté Sir Hillen dans notre propre clinique. Et c'est, entre autres, pour m'assurer de cela que je suis allée téléphoner à l'*Auberge de Bedford Castle*.

— Que vous ayez hérité des yeux de Sir Hillen explique vos visions, Mr Rye, intervint Raquel.

— Reste à expliquer l'explication, observa le Docteur Hartz, rêveur.

Il allait ajouter quelque chose, lorsqu'un sourd grognement se fit entendre. Tous sursautèrent et fixèrent d'un œil inquiet la porte qui s'entrebâillait. Et le monstre apparut.

Le médecin éclata d'un rire hystérique, auquel les autres firent écho, tout aussi nerveusement.

— Il accompagne la police, dit Robert, en caressant le magnifique chien danois qui venait d'entrer.

***

Le psychiatre lui-même ne put éclaircir le mystère des yeux.

— On peut penser, devait-il déclarer, que Sir Hillen ou son esprit s'est servi de ses propres globes oculaires, transmis à Mr Rye, comme d'un catalyseur, pour influencer ce dernier et le forcer, en quelque sorte, à faire la lumière sur son tragique décès, en le faisant voyager dans l'espace-temps. Mais qu'on ne me demande pas comment ce fut possible. Quoi qu'il en soit, ce n'est là qu'une hypothèse. Elle vaut ce qu'elle vaut. Quant à ce Dumbie, il s'agissait sans doute, en réalité, d'un extraordinaire robot de caoutchouc, et non d'un humanoïde auquel le Professeur Scyberg - un illuminé, selon moi ! - serait parvenu à prêter une vie autonome...

En tout cas, en ce qui concerne Steve, jamais plus il ne souffrit d'hallucinations. Et si vous le rencontrez un jour, vous ne remarquerez plus dans son regard cette lueur particulière aux yeux de Sir David Hillen. Sauf, peut-être, à certains moments. C'est du moins ce que prétend sa jeune épouse, Lara Blythe. Pardon ! Je voulais dire : Mrs Rye.

Extrait de COMME UNE ODEUR DE SOUFRE*, *recueil de contes fantastiques, par Michaël Grayn.*

---

* Voir 4ème page de couverture.

PIERRE FERRAN

Cet auteur, dont vous avez pu lire la nouvelle LES LOUPS dans notre nº 4, réussit aussi bien, nous semble-t-il, en poésie.
Qu'en pensez-vous ?

HISTOIRE NATURELLE

Une femme qui a fait l'amour
avec un crabe violoniste
on la démasque à ceci près
qu'elle sait la longueur du temps
et garde un goût d'oursin cru dans la bouche

Il faut l'embrasser pour savoir
et plus tard lui demander l'heure
au moment où déconnectée
elle remonte du plaisir
sur la pente du drap
ou après une terrible opération
quand elle est encore
à demi-inconsciente
ou pendant un déraillement
dans l'incendie d'un cinéma
au cours de la panique
qui suit de peu
l'effondrement des balcons
les occasions ne manquent pas

Si elle donne l'heure juste
chaque fois
sans bavure
et si précédemment
vous avez pu constater
que sa bouche conservait le goût d'oursin cru
alors elle a couché avec le crabe

C'est fréquent
la plupart du temps ce sont baigneuses de juin.
qui se laissent surprendre par la bête
au bord de quelque crique
jolies filles qui s'isolent
sur les fins de la plage pour brunir nues

Ce qui est rare c'est que le crabe
les laisse partir après
d'ordinaire il les entraîne en eau profonde
malgré leurs cris
et les poignarde à coups de pince

FRANZ JOHANN

De cet auteur, vous avez déjà pu lire « Mise en scène » dans notre nº 3 et « Jeannie Wolks » dans notre nº 10.

LA LETTRE

Ainsi donc, cet homme qui me regarde est un meurtrier. Ce visage fatigué et vieilli est celui d'un criminel. On ne peut pourtant dire de lui qu'il a une tête d'assassin. Nous nous regardons fixement.

Derrière lui, sur le tapis taché de sang, sa femme Margaret gît, un long couteau planté dans le cœur.

Il vient de téléphoner à la police et implore maintenant mon pardon.

— Es-tu certain qu'elle te trompait, n'as-tu pas agi seulement par jalousie ?
— Non, elle me trompait.
— As-tu des preuves ?
— J'ai ouvert une lettre.
— Pourquoi ?
— Parce que.
— Ce n'est pas une excuse.
— Parce qu'elle me trompait.
— Que dit cette lettre ?
— Oh ! à quoi bon, elle est morte.
— Que contient cette lettre ?
— Des mots d'amour. Elle dit : « Tu es le soleil de ma vie. Ma seule raison de vivre. Fuyons ensemble. Enterrons notre passé. Je t'aime tellement. »
— Et toi, l'aimais-tu ?

— Pourquoi cette question ?
— L'aimais-tu ?
— Bien sûr.
— Alors, pourquoi l'as-tu tuée ?
— Laisse-moi, veux-tu.
— Réponds ! Dans quelques minutes, la police sera ici, et il sera trop tard.
— Parce que je l'aimais.
— Tellement ?
— Pourquoi tellement ?
— Eh bien... autant que son amant ?
— Quel amant ?
— Tu as déjà oublié.
— Ah ! la lettre.
— Que dit-elle encore ?
— Je t'en prie...
— QUE DIT-ELLE ?
— Elle dit : « Mon amour, ma lumière, évadons-nous. »
— Il y a longtemps qu'elle aurait dû partir. Sais-tu pourquoi elle est restée ?
— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ne parlons plus de tout cela.
— Si, je vais te le dire. Elle t'aimait plus que toi, tu ne l'aimais.
— C'est faux.
— Tu le savais. Tu étais jaloux d'elle. Tu voyais le mal partout.
— Je saurai me défendre.
— Tu le crois sincèrement ?
— J'ai des preuves : ELLE ME TROMPAIT.
— Mais quelles preuves ?
— LA LETTRE. Elle dit : « Ton mari pourrait se

douter. Ce serait affreux. Nous sommes coupables, mais nous n'y pouvons rien. Seul l'amour est le grand fautif. »

L'homme que je regarde se met à pleurer. C'est pénible à voir, un homme qui pleure.

— En plus j'ai des témoins.
— Qui ?
— Une amie.
— Margaret la connaissait-elle ?
— Oui.
— On te posera beaucoup de questions au tribunal, et tu devras y répondre. Entraîne-toi à mentir dès maintenant.
— Mais je ne mens pas. Je montrerai la lettre, et tous sauront alors.
— Quoi ?
— Ce qu'elle dit. Elle dit : « Si ton mari ne veut que ton bonheur, il comprendra. »
— Tu connais la lettre par cœur, déjà ?
— Mais... oui...
— Tu viens pourtant de la trouver, il y a quelques minutes à peine.
— Quelques minutes... seulement quelques minutes.
— Et bien en vue ? Dans le tiroir de son secrétaire qu'elle ne fermait jamais à clef ?
— Elle avait confiance en moi.
— Pauvre Margaret !
— Pauvre ?
— Oui, pauvre. Pauvre de t'avoir rencontré, pauvre de t'avoir aimé, pauvre de t'avoir fait confiance...
— ASSEZ, ASSEZ, ASSEZ...
— POURQUOI AS-TU ECRIT CETTE LETTRE ?

L'homme que je regarde étouffe de lourds sanglots.
— Alors... POURQUOI ?
— L'idée n'est pas de moi, elle est de... Judith.
— Judith...
— Mon amie.
— Ainsi donc, tu mentais.
— Non !
— Tu as une maîtresse et tu cherches une excuse à ton geste, mais tu n'en trouves pas.
— C'EST LA FAUTE A JUDITH.
— TA FAUTE !
— C'est elle qui a tout comploté. Elle menaçait de tout raconter à Margaret. Elle voulait que je divorce.
— Tu es un faible.
— Je la tuerai aussi.
— Cette fois, il est trop tard. Ecoute !
— Mon Dieu... les sirènes...
— La police vient te chercher. Avoue donc, pourquoi l'as-tu tuée ?
— Parce... parce qu'elle savait. Parce qu'elle m'avait surpris, alors que j'écrivais la lettre. Parce que je risquais de perdre SA fortune. Nous nous sommes disputés violemment, et dans un accès de colère...
— Tu es un monstre.
— Tu ne pourras jamais comprendre.
— Ecoute ! Les sirènes... elles sont tout près... elles s'arrêtent... des hommes montent l'escalier...

Je regarde une fois encore ce visage d'assassin, cet homme qui vient de libérer sa conscience. Puis, je m'éloigne du grand miroir, qui reflétait ma tête de criminel, et devant lequel j'essayais vainement d'expliquer mon geste de démence.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL SEPT.-OCT. 1967

QUATRIEME ANNEE N° 11

SOMMAIRE

Couverture de Claudette-Elza

BERNARD DELAFOSSE

Après l'admirable récit de science-fiction de Jacques Ferron (voir notre n° 10), en voici un autre de Bernard Delafosse qui, dirait-on, n'a pas grand-chose à envier aux maîtres du genre.

ECHEC ET MAT

Les multiples machines (tout immatérielles) de la salle immense, dont les voûtes pareilles à des arcs-en-ciel fastueux s'élevaient à la démesure du regard, clignotaient de milliards de milliards de voyants multicolores.

Aucun bruit. Un silence d'une opacité impénétrable, d'une densité imperméable et si légère, un silence olympien d'outre-terre! Un humain eût été épouvanté par ce silence vertigineux, car il se fût cru mort ou rêvant qu'il entrait au paradis, tout près du Seigneur galactique.

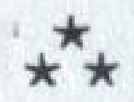
Rien, ni personne dans ces lieux qui n'en étaient pas, dans ce temple radieux fait de lumière sans ombre; lumière aux flammes figées, adamantines ou de pierre précieuse, lumière aux nuances fondues de pastel, lumière si dense qu'on aurait cru pouvoir y marcher! Personne, aucune présence visible, mais un sentiment d'ineffable, de mystère

immaculé planant infiniment comme une bénédiction, une paix d'au-delà des hommes!

Le règne de la lumière remplaçait celui de la matière. Seules les machines ou leurs archétypes - semblables à des cerveaux électroniques géants -, qui peuplaient ce Royaume sans mesure, rappelaient vaguement et d'une manière colossale, irréelle, la science des humains ou les plus hautes mathématiques.

Etait-ce leur temple, leur lieu intemporel et sacré? Ou le refuge de l'Intelligence suprême, éparse dans les mondes et concentrée ici? Une sorte de centrale cosmique de l'Esprit? L'accumulateur prodigieux de toutes les forces sprituelles qui gouvernaient les mondes et prenaient leurs ordres, à chaque fraction infinitésimale de la durée, ICI?

Ou bien encore, la demeure sans limite spatiale ni temporelle, le miroir des destins insondables du Créé, depuis la moindre chose jusqu'au plus petit être animé de la plus infime parcelle de Vie? La demeure aux murs de Lumière plus que la lumière, de l'Esprit des esprits, de l'Ame des âmes? Le trône indicible, oui... mais quels pauvres mots pour traduire en langage humain le très Haut Lieu de Celui qu'au même instant, ici-bas, dans plusieurs milliards de cœurs apaisés, on nommait : « Seigneur! » *(le Seigneur galactique)*.



Le Grand Galactique était fort chagriné. Ses messagers, en armure aussi blanche qu'immatérielle, apportaient de mauvaises nouvelles par le

truchement des machines parfaites, idéalement mathématiques et hautement spiritualisées depuis les commencements si lointains dans la nuit des temps.

Il écoutait et enregistrait des trillions de signaux à la fois, transmis instantanément par tous les univers créés, toutes les galaxies tourbillonnantes, tous les soleils, toutes les planètes, toutes les vies de tous les mondes.

Comme une émeraude intermittente, un feu vert clignota : les sauriens intelligents de la dix-septième planète du soleil géant de la trois millième galaxie exterminaient les abeilles civilisées du satellite (une vraie lune de miel) de cette planète.

Autres miroitement savants de lumière : autres hécatombes, autres malheurs, autres blessures pour le Maître! Ce n'était point dans son amour-propre de Créant qu'il souffrait, mais dans son amour infini pour toute créature.

Ici, des minéraux pensants détruisaient des végétaux doués de réflexion. Toujours la souffrance! Là, des êtres spirituels fourvoyés utilisaient leurs pouvoirs supra-normaux à réduire en esclavage des hominiens doux, mais peu évolués : des sortes de moutons bêlants, dont ils conservaient curieusement, à défaut de la structure, le pelage et l'instinct grégaire.

Les mondes! Un pandémonium sans fin, se donnant sadiquement en spectacle au Démiurge qui lui avait insufflé la vie avec la liberté d'en faire un libre usage. Hélas! le libre arbitre constituait-il la plus monstrueuse erreur, le piège infernal suggéré au grand Architecte par le grand Dévoyé?

La liberté en tout être, en toute chose, était-ce

donc, non pas le mal, mais l'envers du bien? Jamais, ni les machines transcendantes, ni les esprits bons, ni le Grand Galactique lui-même, n'avaient résolu ce problème cosmique. Il préférait demeurer tout Amour.

Une nouvelle pire que les autres l'endeuilla subitement. Les cristaux plasmatiques jusque-là très évolués de Zircon 5 colonisaient les mondes voisins, sous prétexte que les poulpes sociaux de l'un et les fleurs carnivores de l'autre menaçaient leur civilisation. Fallacieuse raison! C'était comme si des pucerons attaquaient des cailloux.

Les multiples humanités composées d'hommes ou d'humanoïdes qui peuplaient les galaxies ne causaient pas moins de soucis. Partout, l'esprit sombrait, vaincu par la matière sordide. Partout, les corps triomphaient des cœurs.

Soudain, un clignotement rouge et vif comme un rubis annonça l'événement le plus dramatique de tous.Il se déroulait sur T 3, une planète gravitant autour d'un soleil jaune de la Voie lactée. Les hommes de cette Terre (car humains, hélas! trop humains, il y avait), après s'être mutuellement exterminés entre races blanche et jaune, compromettaient l'équilibre du système solaire tout entier. La planète, déroutée par les explosions intra-nucléaires en chaîne, dérivait comme une toupie folle. Sans jeu de mots, les hommes avaient trop longtemps mal tourné; maintenant, ils ne tournaient plus rond du tout. Au sens propre et au figuré, ils dépassaient les bornes.

L'Unique songea que, parmi toutes les incarnations consenties sur des millions de mondes afin de

les sauver, malgré toutes les morts physiques subies par Lui en la personne des meilleurs de ses Fils, l'inévitable arrivait. C'était la destruction de l'humanité et de sa patrie originelle par la folie agressive du démon à deux pattes. Décidément, le libre arbitre ne valait rien, pas même un homme!

Et le Seigneur galactique pleura dans son Cœur pitoyable, qui palpitait de toute la bonté de la Création. Il pleura, ou plutôt, en guise de larme, un rayon de lumière grise et pâle comme l'eau d'une perle assombrit la magnificence du temple irradié.

***

Les suppôts du Grand Dévoyé, le Démon rouge, s'amusaient follement. Dans son empire, évoquant d'immenses cavernes animées d'ombres et de lumières sinistres, les monstres ailés, cornus, à tête et à queue simiesques, dansaient autour des flammes rougeoyantes ou verdâtres. Pour comble d'horreur : un monde vivant, oui, mais sans chair ni matière! Un monde d'apparences, de simulacres aussi réels qu'intangibles! Une fantasmagorie sans fin de créatures sans nom...

Des pseudo-vampires aux canines proéminentes volaient lourdement, et des répliques d'hydres hideuses rampaient comme des serpents noués entre eux. On eût dit des cratères de volcans peuplés des bêtes les plus maléfiques. Et tout cela grouillait dans une immonde promiscuité! Et tous ces êtres, qui en étaient si peu, semblaient prendre un malin plaisir dans leur cloaque comme des vers dans une chair putride.

Le Grand Dévoyé, pareil à une bête impossible tenant du singe et de l'ophidien, au rictus sanglant, au regard insoutenable de serpent ou de poulpe,

conférait avec les démons incubes et succubes. Les monstres se tenaient à bonne distance de l'étrange assemblée qui pouvait aussi bien décider d'infester un monde que de les foudroyer.

Mais la bonne humeur, ou quelque chose de tel, planait parmi ceux qui régnaient sur le Mal, qui étaient le Mal vivant, prêt à s'incarner en n'importe quelle créature peccable. Le Transfuge comptait, sur les appendices crochus de sa dextre pareille à une pince géante de crabe ébouillanté, tous les sujets de contentement qui le réjouissaient.

Ses agents secrets, disséminés partout dans la Création comme des microbes virulents dans le sang d'un malade, faisaient du bon travail. Partout, le désordre infernal menaçait la vie multiple et rayonnante, éclose dans chaque monde telle la fleur merveilleuse et innombrable du Maître universel, le Grand Galactique. Le Dévoyé, lui, n'aimait pas les roses; leur parfum suave lui donnait la nausée. Les roses, symbole de la vie hérissée de difficultés, mais splendide et pure dans son jaillissement d'amour!

L'Ennemi de la Vie recevait les bonnes nouvelles de la destruction à grande échelle, du sang répandu pour un oui ou un non, de la guerre sans raison, des ruines sans nombre, de l'hypocrisie, de l'imbécillité à qui mieux mieux, et de tout le reste. Il se gorgeait de ces friandises dont il ne se repaissait jamais. Il faut bien dire que les hommes l'aidaient grandement dans la préparation de ces plats de choix.

Un rictus plus épouvantable que les précédents ombra la Face rouge de lueurs cramoisies. Il riait

à gorge déployée, et ses éclats de rire glaçaient d'effroi les monstres les plus insensibles. La conférence qu'il tenait avec ses suppôts, dans le langage mental de leur complexion, se pouvait traduire ainsi :

— Le Vieux ne doit pas être content puisque je le suis. Grand-Père a du chagrin, si j'en juge par les nouvelles que je reçois; vous savez que nous avons comme Lui nos indicateurs et nos machines...

On comprend aisément que ces apellations irrévérencieuses s'appliquaient au Grand Galactique. Le Dévoyé continuait en philosophant :

— Je me nourris de l'esprit du sang répandu en laissant le vil liquide aux vampires. Je suis du plus beau rouge. Voyez comme je suis beau, incandescent!

Un démon incube remarqua :

— Grand-Père doit savoir que tu es heureux.

— Il le sait, bien sûr, mais n'a pas le temps d'y penser. Il a d'autres chats à fouetter, s'empressa d'ajouter un succube plus subtil.

Le Transfuge imposa le silence (si l'on peut dire) et reprit :

— Il y a toujours le Maître, mais plus le temps passe, plus il s'enferre. Quand le mal l'emportera sur le bien, il sera vaincu. Cela demanderait encore un certain nombre d'éternités... Comme je suis pressé, j'ai décidé de mettre les bouchées doubles.

Un incube maladroit se fit foudroyer pour avoir conclu :

— Penses-tu pouvoir convertir le Grand Galactique?

Les cohortes maléfiques se tinrent coites et le Démon rouge lâcha comme une bombe :

— Je vais aller trouver le vieux et lui proposer de jouer le sort de sa création aux échecs cosmiques, où je suis assez fort pour le battre...

Un rire plus sardonique ponctua cette énormité durant une fraction du non-temps, en laissant bouche bée les créatures pétries dans la non-matière.

***

Les machines affolées clignotaient en tous sens. Les serviteurs spirituels, plus affolés encore, se précipitaient au pied du trône du Maître et voletaient comme des nuées de colombes blessées, en dépit de leur sérénité habituelle. Un événement extraordinaire, jamais arrivé, se produisait au sein même de la Perfection.

Un pseudo-ange de haute lignée et plus maître de soi que les autres formula cette pensée unanime :

— Ineffable Cause, le Démon rouge ose profaner ta Splendeur et te provoquer jusqu'en nos Sphères de lumière.

Le Grand Galactique insuffla à tous la réponse de l'Esprit :

— Je sais. Laissez-le faire et laissez-nous seuls.

Le Dévoyé se profila aussitôt, Ombre rouge près du Soleil suprême, car l'Unique n'était que Rayonnement!

Un jeune serviteur de bonne volonté essaya de brandir une croix de lumière au nez du Transfuge. Peine perdue! Celui-ci ricana bestialement et lança:

— On a déjà fait ça à l'une de mes incarnations dans un certain *Faust* d'un humain pas bête. Alors tu comprends, à d'autres...

Le néophyte et la croix s'évanouirent. Le dialogue s'engagea avec le Maître-sans-Pareil qui dit simplement à l'Adversaire :

— Que veux-tu?

Le Démon rouge maîtrisa une légère appréhension pour ne point paraître en état d'infériorité et répondit crânement :

— Je suis venu frapper à la porte de l'Ennemi pour lui proposer un marché.

— Lequel?

— Depuis les commencements, nous luttons l'un contre l'autre..., poursuivit le Démon.

— Depuis le commencement de ta chute, corrigea l'Ineffable.

— Chacun marque des points sans jamais l'emporter, reprit le Dévoyé. Je suis pourtant fier de quelques beaux succès qui me réjouissent le cœur. Les humains, par exemple, pour citer les pires des créatures...

Une grande tristesse assombrit le Maître qui interrompit l'Adversaire :

— Quel est ton marché?

L'Adversaire n'hésita plus :

— Jouer le sort de la Création. Si je gagne, j'en prends possession à ma guise, mais son Géniteur subsiste. Si je perds, je rentre dans le Néant, je disparais. Est-ce honnête?

— Très honnête, s'il n'y a pas de piège, observa le Grand Galactique.

L'infidèle riota sans retenue :

— S'il y en avait un, le Maître le saurait. Son Partenaire ne pourra jamais empêcher la Lumière de créer ou de recréer. Tu feras d'autres enfants,

une autre création. Elle ne sera pas pire que la première...

— J'accepte, trancha le Galactique, en pleurant sur tant d'ignominie.

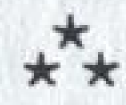
Il se décidait, allait jouer pour en finir. Trop de haine tuait trop d'amour. Le Transfuge devenait son égal. Le Cosmos montrait deux faces dans l'éternelle oscillation du Bien et du Mal. C'était trop simple et trop triste. Il fallait que ça change! Sans sacrifier les merveilles créées! Il fallait gagner! Gagner à tout prix!

Les Partenaires déplacèrent les invisibles figures des échecs cosmiques, ou plutôt, les machines exécutèrent fidèlement les impulsions de leur Esprit.

Déjà sûr de gagner, le Dévoyé ricanait comme un forcené :

— Les mondes, c'est facile à créer : un trou noir, des étincelles, des éclairs, des électrons, des atomes... Un jeu d'enfant pour toi!

Et les mains de lumière du Galactique et les pattes crochues du Dévoyé menaient la partie diabolique, dont l'enjeu grandiose et tragique était le sort du Monde.



Mesurée en temps humain, la partie durait depuis des siècles. Le Galactique avait gagné, avait perdu... et risquait de perdre finalement. Alors, c'en serait fait de l'Ordre éternel. Le chaos détruirait tout : les étoiles et les roses, les créatures intelligentes et les bonnes créatures. Plus rien que le Néant sur

quoi battraient pour toujours les ailes d'ombre et de sang du Dévoyé!

Celui-ci exultait férocement. Ses yeux de braise flamboyaient. Ses crocs déjà broyaient le monde. La Bête triomphait. Son règne arrivait au grand galop des chevaux d'Apocalypse. Les figures du jeu dansaient devant lui un sabbat de victoire.

Soudain, il se figea. Un froid glacial le parcourut, lui qui se nourrissait de flammes. La chance tournait-elle? Le Maître battait-il son Partenaire? Bientôt : échec et mat! Bientôt, la Création échapperait au Dévoyé... Non... Impossible! Le Démon rouge, armé de sa malice sans borne qui fouaillait l'Invisible comme une pieuvre, comprit dans un éclair ce qu'il se refusait à croire. Il s'écria :

— Le Seigneur galactique ne peut tricher!

Un silence total, un non-être plus grand que nature s'étendit immensément. Le Seigneur pris au piège par le Déchu avoua :

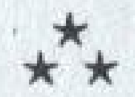
— J'ai triché, oui, par Amour suprême! J'ai donné ce que j'avais de plus cher : la Vérité, plus grande que la Pureté. Par ce mensonge, j'ai sauvé le Monde. Tu étais condamné, tu vas disparaître...

De rouge, le Grand Dévoyé devint tout vert, d'un vert affreux, cadavérique, de saurien hideux, un vert de pourriture. Et le Grand Galactique, dans sa souffrance infinie, l'annihila, en rompant l'équilibre du Monde au même instant.

Tout devait recommencer comme aux premiers jours, mais autrement... Même le Créant ne pouvait atteindre la perfection dans ses créatures. Cela, Il le savait depuis toujours, mais son Amour était si grand, si grand!

L'Ennemi triomphait à rebours en acculant le Maître à repenser l'Œuvre. Ils ne coexistaient plus. Marqué au fer rouge par le Bourreau des âmes, le Monde ne survivrait pas sans lui ou sans changer de peau.

Mais par quoi remplacerait-on la liberté morte avec le Démon rouge? Quel sphinx renaîtrait de ses cendres, afin de poser l'énigme? Quel Oedipe la résoudrait? Quel visage nouveau prendrait la création? Que deviendraient les pauvres hommes?



Comme un dormeur mal reposé, le Seigneur galactique s'éveilla de son long pralaya (*) qui durait depuis un certain nombre d'éternités célestes.

Seul, l'Infini avait dormi en Lui. Les serviteurs et les machines, les innombrables circuits de l'Invisible, au fil des multiples ondes, continuaient de mouvoir les rouages du Grand Moteur cosmique. Dès son réveil, le Grand Galactique se souvint de son cauchemar. Ah! oui, cette partie absurde avec le Dévoyé où il avait dû tricher pour sauver le Monde. Un enjeu impossible! Hélas! quelles engeances n'avait-il point sur le dos? Une certaine humanité d'une certaine planète Terre lui donnait tant de mal - probablement parce qu'elle en faisait beau-

(*) Mot tiré du sanscrit et utilisé dans le vocabulaire des sciences initiatiques; signifie période de repos (nuit de Brahma).

coup! Un fameux écheveau à démêler, à cent cinquante millions de kilomètres d'une étoile jaune qu'il eût mieux valu laissé dans le Néant avec son cortège de planètes.

— Ah! les hommes, soupira le Maître de la Vie, en manière de consolation et pour se faire une raison.

Il savait pourtant qu'il n'était pas près de se consoler d'eux. Le mauvais rêve n'était pas vrai. Parbleu! Mais dans la folie agressive des hommes, quelle réalité! Quelle idiotie à voir en face! Ça, bon Dieu... quelle histoire!

WALTER BECKERS

Walter Beckers est avant tout poète. Cela ne l'empêche pas de s'essayer au conte, et avec succès, nous semble-t-il. Témoin, le texte ci-dessous.

HELLO, MY DEAR

La tête enfoncée dans son col relevé, les mains enfouies dans les poches de son manteau, Mr Ellerby regagnait son domicile à petits pas gelés.

Ce soir d'hiver londonien était mordant. Une de ces soirées qui commande à n'importe qui de se réfugier le plus rapidement possible au sein d'une chambre chaude, où un joyeux *Hello, my dear!* serait bien vite suivi d'une tasse de thé odoriférant.

Bien qu'il sût que la bouche du métro se trouvait à présent loin derrière lui, et qu'il approchait de sa maison, Mr Ellerby, loin de se consoler à ces pensées, trouvait les rafales de vent de plus en plus insupportables.

Son domicile s'élevait dans un des quartiers les mieux entretenus des faubourgs, où la plupart des habitations sont construites en pur style Tudor. La sienne ne faisait pas exception à la règle.

Arrivé devant la porte de devant, il glissa rapidement la clé dans la serrure et s'engouffra dans le hall d'entrée. Ses pantoufles, fidèlement posées sur

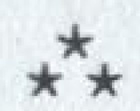
la carpette, semblaient l'attendre. Comme d'habitude, tout était soigneusement préparé, quoique Mr Ellerby s'étonnât quelque peu de n'avoir pas encore entendu le joyeux *Hello, my dear!*, avec lequel son épouse l'accueillait tous les jours, au point que cette pratique était devenue une sorte de rite sacré. Il lança un *Hello!* hasardeux qui ne reçut aucune réponse. Un peu inquiet, il se dirigea hâtivement vers le living-room où, à sa grande surprise, il trouva son épouse recroquevillée dans un fauteuil et sanglotant à fendre l'âme. Leur vieux chat siamois se trouvait sur ses genoux. La tête brun-beige de l'animal pendait mollement, ce qui fit comprendre à Mr Ellerby que quelque chose n'allait pas. En fait, la réalité était pire encore que tout ce qu'il aurait pu imaginer : leur petit chat était mort.

A travers ses larmes, son épouse tenta de lui expliquer combien le drame s'était rapidement déroulé. Le pauvre animal était brusquement devenu bizarre. Elle n'avait pas eu le temps de le prendre ou de lui donner quelque chose à boire. Elle n'avait même pas eu le loisir de comprendre ce qui se passait exactement : dans une convulsion presque suppliante, le chat avait rendu son dernier soupir.

La table du souper était dressée, appétissante. Mr et Mrs Ellerby s'y assirent mécaniquement, mais firent preuve de si peu d'enthousiasme pour manger qu'ils terminèrent le repas le plus vite possible, afin de chercher l'oubli dans le sommeil.

Le matin suivant, Mr Ellerby se retrouva fort tôt hors des draps, bien que, comme chaque samedi - jour où les bureaux sont fermés en Angleterre -,

il ne lui fût pas indispensable de se montrer aussi matinal. En vérité, il n'aurait pu demeurer dans son lit un moment de plus, car la mort de son chat et la douleur de son épouse lui torturaient le cerveau. Il ne pouvait concentrer son esprit sur aucun autre sujet. Sa femme, qui, toute la nuit, avait remué et n'avait pratiquement pas fermé l'œil, était peu avant l'aube tombée dans un sommeil de plomb, que Mr Ellerby jugea préférable de ne pas interrompre. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et constata qu'il avait neigé toute la nuit. Les jardins et les maisons s'offrant à sa vue s'étendaient sous une épaisse toison blanche. A condition de bien s'emmitoufler, ce lui serait une détente de se promener dans un décor si pur.



Sans s'en rendre compte, Mr Ellerby se retrouva à deux heures de marche de chez lui. Vigoureux, il continuait mécaniquement d'avancer, un pas après l'autre, jusqu'à ce qu'il fût parvenu devant la grande route qui traversait les prairies valonnées.

Très beau, ce décor, mais abandonné, sans fin, sans joie...

Il s'émerveilla comme un enfant devant ce paysage enchanteur aux vagues uniformément blanches. Le ciel monotone, gris métal, vidé de sa neige, travaillait mélancoliquement sur ses sentiments et, petit à petit, de sa déprimante atmosphère, influença le spectateur immobile. Le temps et l'espace s'évanouirent lentement l'un dans l'autre. C'était comme si son corps perdait de son poids, alors

que ses pensées devenaient plus libres. Il formait à présent un tout avec le ciel, la brume et tout ce blanc si tendre qui s'étendait à perte de vue. Le vaste paysage cessa bientôt d'exister, implacablement remplacé par autre chose. Sous ses yeux se forma l'image d'une sorte de sphère grise et statique. Elle commença de tourner sur elle-même, vertigineusement, comme une toupie. Son contour engendra des spirales tourbillonnantes. Le gris sombre tourna au noir, pendant que les lignes troubles prenaient à présent forme. Ce fut d'abord une patte de chat, puis les autres pattes, et le corps entier d'un félin qui acquit un relief insoutenable.

Mr Ellerby était devenu le témoin d'un chat capricieux, d'un chat qui jouait avec une femme, laquelle n'était autre que Mrs Ellerby. Elle prit l'animal sur ses genoux, tout près d'elle. Sur un siège voisin se trouvait une pelote remplie d'aiguilles. Attentif, Mr Ellerby contemplait ce pur enchantement. Son regard d'abord émerveillé se remplit brusquement d'effroi, lorsque son épouse commença, à plusieurs reprises, à piquer le chat dans l'abdomen. Soufflant, l'animal quitta d'un bond les genoux de son bourreau. La femme alors vint placer à terre une petite soucoupe, et Mr Ellerby put clairement voir qu'elle fourrait une épingle à l'intérieur d'une sardine. Il voulut intervenir à ce moment, mais ses efforts ne servaient à rien. Il semblait lié au sol, les mains glacées, les pieds transis. Fixement, il regarda toute cette blancheur qui l'entourait et qui semblait s'opposer à la scène sadique se jouant devant lui.

Mrs Ellerby attira le chat vers la soucoupe. Timidement, celui-ci s'approcha, commença de lécher la sardine et, ayant sans doute reconnu sa nourriture favorite, n'en fit qu'une bouchée. Frappé d'horreur, Mr Ellerby ne voyait plus que l'écuelle vide. Et il frémit en entendant le cri d'agonie de son chat moribond. Un dernier saut convulsif et l'animal cessa de vivre, tomba sur le sol, où il demeura immobile, la gueule grande ouverte, ses petits crocs blancs scintillant vers une proie qu'il ne pourrait plus jamais conquérir. Alors, Mr Ellerby fut englouti dans le néant.



La sirène mugissante s'approchait de plus en plus et fit s'éparpiller une grappe de curieux. Des freins crissèrent brutalement. Un inspecteur et deux agents jaillirent de la voiture. Ils marchèrent vers le corps étendu dans la neige. Un des assistants se dirigea vers l'inspecteur.

— L'homme est mort, inspecteur! lui dit-il.

L'autre ne répondit pas. Il se pencha en avant et regarda les yeux saillants du cadavre. Deux taches sans vie, où se lisait encore l'angoisse la plus profonde.

— Faites venir le docteur et appelez une ambulance, murmura-t-il à l'un de ses agents.

A nouveau, son attention fut attirée par le corps. Il chuchota, se confiant à lui seul :

— Ce n'est pas là l'expression d'une mort naturelle. Serait-ce un assassinat?

Il fouilla le mort pour consulter ses papiers d'identité et trouva rapidement un portefeuille de cuir.

Chacun put entendre ses réflexions :

— John Peter Ellerby. Habite assez loin d'ici, en tout cas pour faire le trajet à pied.

Puis il regarda une autre carte, la fit tourner deux ou trois fois entre ses doigts et dit, toujours à voix basse, mais malgré tout compréhensible pour les témoins :

— Bien triste pour ce pauvre diable d'avoir dû mourir ainsi dans le froid. Devait être un bien brave type. Voici sa carte de membre de la Société Protectrice des Animaux.

Traduit du néerlandais par Jacques Finné.

JEAN JOUR

Nous avons rencontré Jean Jour. Il a l'œil terriblement malin. Dans tous les sens du terme. C'est tout dire.

LES MESAVENTURES DE TANTE JOSEPHA

Au souper, sous la lampe, il me sembla que la physionomie de tante Josépha n'était pas habituelle. En la scrutant, je découvris enfin une large égratignure sur l'arête du nez.

Tante Josépha aimait jouer avec Bongo-Bongo, notre gros chat angora, aussi lui fis-je remarquer, sans malveillance aucune :

— Bongo-Bongo n'est pas toujours gentil, pas vrai, tante?

— Oh si! répliqua-t-elle. Pourquoi dis-tu cela? Si tu l'avais vu m'accueillir...

— Ça ne l'a pas empêché de te griffer.

Tante Josépha plongea le nez dans son bouillon, se brûla la langue et toussa. Puis elle se mit à parler à ma mère, pendant que mon père fronçait les sourcils à mon intention, sans que j'en comprisse le pourquoi.

Pour ses soixante-dix ans, tante Josépha, qui m'a vu naître, est restée très alerte. Je n'en puis, hélas! dire autant de son esprit. Chaque semaine, elle passe l'après-midi du vendredi chez nous, sans manquer. Mais, sans doute, n'est-il pas dans les usages

de la politesse de complimenter quelqu'un pour une écorchure, car mon père me foudroya du regard, et je me tus, oubliant cette histoire absurde.

Le troisième vendredi, tante Josépha revint, tatouée sur le front, la joue gauche et le menton. Quant au nez, il portait un réseau de traces rougeâtres, ainsi que d'anciennes marques de bleus, et des ecchymoses.

Bien décidé, cette fois, à obtenir une réponse convenable - car, somme toute, je m'informais de la santé de ma parente, et je ne vois pas ce que cela pouvait avoir d'inconvenant -, je m'exclamai :

— Mon Dieu, tante, Bongo ne t'aime plus du tout, dirait-on.

Elle dégustait à ce moment une tasse de café noir. Elle se brûla à nouveau la langue, comme la première fois avec la soupe, renversa un peu de café sur la nappe, en reposant sa tasse, et tira de sa ceinture un mouchoir de batiste, pour y tousser discrètement. Sous la table, le pied de ma mère écrasa la pointe de mon soulier. Je sursautai et reconsidérai tante Josépha, qui s'était reprise.

— Ce n'est rien... Ce n'est rien, marmonna-t-elle, à bout de souffle.

Derrière les lunettes d'écaille aux branches rafistolées avec de la toile isolante, ses yeux se firent anxieux, fiévreux, honteux, semblait-il.

Quel était ce mystère, si Bongo lui était étranger?

A cette époque, tante Josépha nous rendit plus fréquemment visite, conversant beaucoup avec ma mère et repartant avant le repas pour éviter de me voir. Néanmoins, un matin que je me trouvais débarrassé des cours, je la croisai dans l'escalier.

A peine me dit-elle bonjour, sans me tendre la joue, et elle gravit les marches aussi allègrement qu'au temps lointain de ses vingt ans. Un pansement retenu par du sparadrap surélevait son appendice nasal à une hauteur rocambolesque.

Je courus m'abriter sous un porche, en face de chez nous. Bientôt, tante Josépha ressortit. Je me hâtai pour ne pas la perdre dans la foule. Sa toque noire, posée de travers sur ses cheveux d'argent, sautillait, s'enfonçait, submergée, puis refaisait surface, au milieu des dizaines de têtes de la grand-place, qu'elle traversa pour atteindre le centre.

Nous parvînmes, presque l'un derrière l'autre, devant les magasins de la Cité, dont les longues vitrines contournent tout le pâté de maisons.

Tante Josépha parut hésiter un court instant, puis elle avança, d'un pas décidé, vers l'entrée du milieu, et donna de la tête contre la porte vitrée.

Je ne compris pas tout de suite. Enfin, la situation m'apparut dans son aspect comique, et je ne pus me retenir de rire à gorge déployée, en pleine rue, tant et si bien que des gens commencèrent à s'attrouper, et que tante m'aurait remarqué, si elle n'avait été plus soucieuse de ses bosses que de ce qui se passait derrière son dos.

Ainsi, notre pauvre tante collectionnait les égratignures en se cognant dans les portes vitrées des magasins, qu'elle croyait ouvertes alors qu'elles étaient closes! Bien vrai, je m'y serais trompé moi-même : impossible de distinguer l'armature de la porte construite elle aussi en verre transparent.

Je voulus mettre mes parents au courant.

— Georges, me semonça mon père, il ne faut pas faire de la peine à tante Josépha en se moquant

d'elle. Si elle ne voit plus très clair, c'est qu'elle est âgée. Montrons-nous charitables.

— Elle me raconte ses ennuis, avoua ma mère. Depuis quatre semaines, elle ne parvient pas à recouvrer son sang-froid quand elle entre dans un grand magasin, et elle se cogne constamment dans les portes, par peur de s'y cogner!

— Pauvre tante Josépha, conclus-je en éclatant de rire.

Ce qui me valut une réprimande de ma mère et une taloche ratée de mon père.

L'aventure de tante Josépha commença à me turlupiner. Un matin, je séchai mes cours pour la suivre. Devant le grand magasin, elle s'arrêta, hésitante à nouveau, puis, se décidant, elle étendit le bras et donna une forte poussée. Elle se retrouva le nez sur le carrelage : la porte, cette fois, était ouverte.

Je voulus me précipiter pour la relever, mais d'affables personnes se chargaient déjà de ce devoir qui ne leur permettait pas de sourire.

Tante Josépha chemina à ses emplettes en se palpant le nez, le front, les joues. Pour sortir, elle déboucha, perplexe, devant une autre galerie de portes. Hélas! toutes sont vitrées de haut en bas. Notre tante ressemblait à un animal pris au piège.

Sadiquement, je le reconnais, j'attendis. J'attendis qu'arrivât ce qui logiquement devait arriver : qu'elle bûtat dans la porte fermée en la croyant ouverte.

Les jours suivants, je me postai aux environs du domicile de tante Josépha, espérant qu'elle se rendrait dans le centre. Souvent, je fus déçu, mais plus d'une fois aussi, je me fis à ses dépens une fameuse pinte de bon sang. Lorsque tante Josépha pensait

trouver ouvertes ces damnées portes, elles ne l'étaient pas, et vice versa.

Inspirée, elle sortit un jour en compagnie d'un parapluie aussi vétuste qu'original, un long parapluie noir, rapiécé et garni, à son manche en tête de canard, d'un gros pompon bicolore. Ça promettait!

Et les promesses furent tenues. Triomphante, tante Josépha se planta devant la porte du magasin, pointa son arme et toqua contre la vitre. Elle entra alors sans dommage, rassérénée. Si la porte se trouvait ouverte, elle en était quitte à déboucher dans la rue, le parapluie levé, ce qui faisait se retourner les gens.

Jusqu'au jour où elle manqua éborgner une grosse marchande des quatre saisons, qui ne l'avait pas vue venir. Je vous laisse à penser ce que devint leur passionnant échange de paroles, et l'embarras de tante Josépha qui ne pouvait pas avouer, tout de même, qu'elle se battait contre les portes.

Une autre fois, elle emboutit un ironique officier de l'aviation qui lui rappela :

— Les duels sont prohibés en ville, Madame.

Tante Josépha se résigna à ne plus emporter son arme défensive.

Sa défiance envers les portes grandit dans un rapport proportionnel à ses blessures. Elle finit par s'arrêter un petit moment devant chaque porte, même visiblement fermée. Ce petit moment se prolongea, si bien que les gens pressés la bousculaient.

Alors, un vilain jour, elle leva les bras, ferma stoïquement les yeux et fonça droit devant elle. Cette tactique évidemment, était la plus mauvaise de toutes.

Cela tourna en psychose : la brave tante tremblait devant chaque porte, fût-elle en bois, en acier ou en fer forgé.

Depuis, son visage est perpétuellement coloré d'ecchymoses et le restera tant qu'elle vivra : préférant se blesser plutôt que de partir à l'abordage des passants, elle continuera probablement à se cogner dans les portes de toutes les maisons de chaque rue de la ville.

Ce qui la rend fort peu apte à vivre en l'an 2000, puisque toutes les maisons seront en plexiglas.

Il est vrai que d'ici là...

AVIS IMPORTANT

La remise du Prix du Conte Atlanta 67 se fera le **samedi 21 octobre** à 19 h. en l'Hôtel du Centre, Grand-Place, Hannut (Prov. de Liège-Belg.)

Un vin d'honneur (vous pourrez en profiter sans bourse délier) suivra la proclamation des résultats et la lecture du récit primé. Viendra ensuite le banquet (à 20 h.) pour lequel, si vous désirez y participer, nous devons recevoir, le **18 octobre au plus tard,** la somme de 250f.b. (25 f.f. ou f.s. ou 6$) à notre C.C.P. Bruxelles 2198.98 de l'A.E.L.P. à Moxke-Ciplet (Prov. de Liège-Belgique).

La presse sera invitée en temps utile. Quelques personnalités littéraires, tant françaises que belges, seront présentes. Nous vous laissons la surprise de faire leur connaissance le **21 octobre.**

N'ATTENDEZ PAS TROP AVANT DE VOUS DECIDER!!!

THEORIE DES OBJETS PERDUS OU EGARES

par

Ernest Degrange

Je pose en principe qu'un objet n'est jamais perdu ni égaré, puisqu'il est quelque part, et peut-être plus près de nous qu'il n'a jamais été.

Ceci résulte, ainsi que les considérations qui vont suivre, d'une longue, et je puis dire scientifique, étude de la question.

Entre toutes les hypothèses possibles, susceptibles d'expliquer les disparitions d'objets, nous en retiendrons, si vous voulez bien, simplement trois, mais des plus essentielles, parmi bien d'autres sans doute : 1) Ou bien l'objet se cache, voire se déplace, de lui-même; 2) Ou c'est un esprit malin qui le fait disparaître; 3) Ou nous le croyons disparu, alors qu'il s'agit tout simplement d'une déficience de notre esprit.

1) *L'objet disparaît de lui-même, se rendant invisible ou changeant de place :* Il arrive que cet objet que vous venez de déposer à tel endroit bien déterminé, vous ne le retrouvez plus, la minute d'après; et qu'une heure ou deux plus tard, vous le retrouviez à ce même endroit, où pourtant vous l'aviez cherché en vain, sachant l'y avoir mis; ou que vous le retrouviez à un autre endroit, où vous êtes parfaitement sûr de ne l'avoir pas déposé.

Quelle explication donner de ce phénomène? Car vous conviendrez que c'est là un phénomène.

Nous mettons en doute l'intelligence des bêtes, dont l'instinct cependant, à maints égards, l'emporte sur notre intelligence.

Qui sait s'il n'existe pas aussi dans cette matière (dont nous abusons si souvent, et dont il serait normal qu'elle se révolte parfois) une sorte d'intelligence quand même, et qui justifierait le cri du poète : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme?... »?

Pourquoi pas? Teilhard de Chardin n'incline-t-il pas, lui aussi, à le supposer? Et de grands philosophes n'ont-ils pas reconnu « la puissance créatrice » et « l'autodynamisme » de la matière?

Et pourquoi cette expression « malheureux comme les pierres », si nous n'avons pas le sentiment, si vague soit-il, que la matière souffre aussi?

2) *L'intervention d'un malin génie :* Vous n'y croyez pas? Non. Vous croyez cependant aux maisons hantées? Non! Alors, informez-vous, et vous saurez que d'après des rapports et procès-verbaux nombreux de personnes dignes de foi, revêtues parfois d'un caractère officiel, tels que gendarmes, gardes champêtres et magistrats, il se passe dans certains logis des phénomènes plus qu'étranges : objets qui se déplacent, précisément; meubles qui se mettent à vaciller; calottes sur la joue, administrées par des mains invisibles; odeurs mystérieuses autant que nauséabondes, etc.

Qui sait si un malin génie ne prend pas plaisir à vous taquiner, en cachant un objet que vous cherchez, alors que vous en avez un besoin urgent? Et si son plaisir n'est pas en fonction directe de la fièvre que vous mettez à rechercher cet objet?

Bien plus, suprême raffinement de votre tourmenteur, n'agit-il pas sur votre esprit de façon à ce que celui-ci conçoive l'objet sous un autre aspect : couleurs différentes, autres dimensions, autres formes, en sorte que, si au cours de vos haletantes recherches, il se trouve sous vos yeux, vous ne le reconnaissez pas. Ou que vous ne le retrouvez que lorsque vous n'en n'avez plus besoin.

Bien plus, et surcroît d'espièglerie, pour faire durer le plaisir et y ajouter, si par exemple vous avez perdu le chapeau de votre réservoir, dès que vous l'aurez trouvé, c'est le réservoir lui-même qui aura disparu.

Qui oserait prétendre qu'il n'y a pas là comme une intervention, ou mieux, comme une espièglerie diabolique?

3) *L'objet n'a pas disparu; il s'agit simplement d'une défaillance de notre esprit* : L'explication paraît simple, et cependant elle est, des trois, la plus subtile. Aussi mérite-t-elle le plus d'attention.

Selon certains philosophes, et non des moindres, tels que Platon, Leibnitz, l'évêque anglican Berkeley, Fichte, Hegel, et dans une certaine mesure, des phénoménistes existentiels tels que M. Sartre (Jean-Paul), l'existence du monde extérieur est, ni plus ni moins, sujette à caution; la réalité de son existence n'est pas absolument prouvée. Les objets, aussi bien que les êtres animés, humains compris, ne seraient qu'apparences dérivant de nos activités spirituelles, seules réalités authentiques; de même que leurs caractéristiques (couleur, pesanteur...) ne relèveraient que d'états psychiques qui nous sont propres.

Ainsi naît, d'après ces philosophes, ce monde de sensations, spécifiquement humain, qui n'est en fait qu'une illusion. Vous m'entendez bien : une illusion.

L'Ecclésiaste ne s'est-il pas récrié : « Vanitas, vanitatum, et omnia vanitas »? Et « vanitas » ne signifie-t-il pas « néant »? Aussi lorsqu'une personne, votre épouse par exemple, vous excède, quoi de plus indiqué que de lui jeter à la face, comme le prêtre Heinrich au reître Goetz : « Tu n'existes pas » (*). Formule efficace pour mettre un terme à une discussion qui risque de tourner à l'aigre.

L'objet n'étant qu'illusion et dérivant tout bonnement de nos activités spirituelles, s'il disparaît, ne se peut-il pas que ce soit l'effet, plus ou moins prolongé, d'une déficience de notre esprit, comme il se produit des pannes de courant électrique?

Et nous, me demanderez-vous, que sommes-nous, si l'Univers n'est qu'illusion?

M. Sartre (Jean-Paul, toujours) a répondu à cette question avec toute la pertinence souhaitable, en posant en fait que l'être humain, autrement dit « le pour soi », est un être « tel que dans son être il soit question de son être ».

Voilà qui est clair et, me semble-t-il, péremptoire.

Extrait de « Mini-Maximes inédites », suivies de « Romans-Policiers-Miniatures » et de « Super-Considérations ».

(*) « Le Diable et le Bon Dieu » de J.-P. Sartre.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'UNIVERS FANTASTIQUE DE GUSTAVE MOREAU

par

Serge Hutin

Docteur ès Lettres

Il existe, non loin de l'église parisienne de la *Trinité*, un musée encore trop peu visité, hélas! mais auquel tous les lecteurs d'*Atlanta* trouveront certes une immense joie à venir faire leur pèlerinage visuel : le *Musée Gustave Moreau* (14, rue de la Rochefoucauld, Paris 8e).

Toute l'œuvre (peintures, gravures et dessins) du peintre français portant ce nom se trouve rassemblée dans ce grand bâtiment, qui n'est autre que l'ancien hôtel particulier, où Moreau lui-même vécut la majeure partie de son existence. Oui, nous disons bien : toute l'œuvre de Gustave Moreau! Car, à part quelques exceptions (cadeaux à des amis évidemment chers, un *Chemin de Croix* conservé au *Musée de Decazeville*, etc.), celui-ci ne voulut jamais se séparer des toiles et dessins, dans lesquels il projetait toutes ses expériences personnelles, et dont la séparation l'aurait marqué sans doute aussi atrocement (l'expression ne semble pas trop forte) que l'arrachement de ses fils chéris à un père aimant.

On dit volontiers que le génie littéraire ou artistique ne pourrait éclore, sans que le créateur ait longtemps, toute sa vie terrestre durant parfois, «mangé de la vache enragée », pour user d'une expression très familière, mais bien révélatrice. Gustave Moreau (1826-1898) fait curieusement exception à cette règle.

Déjà nanti d'une très estimable fortune personnelle, ayant fait ce qu'on appelle un «beau mariage» (sa femme appartenait à une famille de la haute finance), il aurait pu se payer le luxe odieux de passer son existence ici-bas à ne rien faire. S'il accepta, vers la fin de sa vie, une chaire à l'*Ecole Nationale des Beaux-Arts*, ce fut pour le seul plaisir de former des élèves (et parmi ceux-ci, il devait y avoir d'excellents peintres : Rouault, Matisse...), pas du tout pour assurer son pain quotidien. Par testament, il fit don de toutes ses œuvres à l'Etat, en donnant même - pour les abriter - l'hôtel particulier, où il avait habité et eu son grand atelier; mais à la condition, absolument impérative, que l'intégralité de ses peintures, gravures et dessins ne fût jamais divisée, sous quelque prétexte que ce soit.

Eut-il, en revanche, une vie sentimentale malheureuse? Non plus! Son mariage ne fut pas seulement un « beau mariage », comme nous l'avons déjà dit, mais constitua une union merveilleuse sur tous les plans. On chercherait en vain, aussi, des épreuves d'ordre politique, par exemple.

Gustave Moreau, homme comblé s'il en fut, n'en mena pas moins une prodigieuse aventure. Ayant une vie studieuse, calme et retirée, recevant fort peu (sauf quelques amis, jalousement sélectionnés,

comme Edouard Schuré, l'auteur des *Grands Initiés)*, ne quittant pratiquement jamais Paris (il ne fit qu'un seul long voyage : en Italie), cet homme fut un visionnaire authentique.

Cela se voit très bien dans le regard, littéralement tourné vers l'intérieur, du *Portrait de Gustave Moreau par lui-même*. Il écrivait, dans une profession de foi si caractéristique : « Je ne crois ni à ce que je touche, ni à ce que je vois. Je ne crois qu'à ce que je ne vois pas et à ce que je sens (...) Mon cerveau, ma raison me semblent éphémères et d'une réalité douteuse. Mon sentiment intérieur seul me paraît éternel et incontestablement certain ».

On comprend que ce soient André Breton et les surréalistes qui aient réhabilité Moreau : celui-ci, après avoir été considéré à la fin du siècle dernier comme une gloire nationale (avec sa carrière couronnée par un siège à l'*Institut)*, s'était retrouvé bien vite relégué dans la catégorie tant vilipendée des pires artistes « pompiers » de la Belle Epoque. Cette condamnation était souverainement injuste : Gustave Moreau n'était en effet ni un « pompier », ni ce qu'on appelle un « peintre littéraire ».

S'il nous représente des êtres fantastiques, s'il projette ses symboles, ce n'est pas pour l'artificiel plaisir de faire de l'allégorie, mais, tout simplement, pour s'efforcer de nous faire voir, à nous aussi, ce que contemple son œil intérieur, pour nous faire part des expériences jalonnant sa quête spirituelle. De fait, Gustave Moreau lui-même s'est donné la peine de commenter toutes ses créations majeures, et nous ne pouvons que constater qu'il ne s'agit pas du tout de « peinture littéraire », mais d'œuvres directes : elles projettent l'univers fantastique, les

visions extraordinaires *vécues* par l'artiste. De même que des visionnaires se sont exprimés par la poésie ou par la musique, Moreau l'a fait, lui, par les arts plastiques (avec primauté de la peinture).

Les travaux merveilleux de Gustave Moreau constituent un ensemble sans doute unique. C'est un prodigieux univers surréel, mais nullement arbitraire (à l'inverse des constructions d'Arcimboldo et de ses élèves); et ce n'est pas non plus un fantastique d'insolite ou de terreur, ayant fini par dominer émotivement son créateur. Tout cet univers prodigieux aux multiples figures s'organise par un seul et unique fil conducteur : de toile en toile, de dessin en dessin (et chaque œuvre nécessiterait des commentaires très détaillés), nous suivons ainsi les péripéties d'une formidable expérience intérieure de peintre. Traverser les ténèbres, vaincre les illusions, saisir le fil d'Ariane qui mènera la conscience à l'illumination libératrice : telle fut, pour Gustave Moreau, la tâche à laquelle il avait voué sa vie.

Et à cet égard, le couronnement, le point culminant de toute l'œuvre serait probablement la très grande toile *Jupiter et Sémélé,* pour l'explication de laquelle nous citerons les mots mêmes du peintre : « Au centre d'architectures aériennes, colossales, sans bases ni faîtes, couvertes de végétations animées et frémissantes, flore sacrée se découpant sur les sombres azurs des voûtes étoilées, le Dieu, tant de fois invoqué, se manifeste dans sa splendeur encore voilée; Sémélé, pénétrée des effluves divins, régénérée, purifiée par le Sacre, meurt foudroyée, et avec elle le génie de l'amour terrestre, le génie aux pieds de bouc. Alors, sous cette incantation et cet exorcisme sacré, tout se transforme, s'épure, s'idéalise; l'Immortalité commence, le Divin se répand en tout, et tous les êtres, ébauches encore informes, se dégagent de leur limon terrestre et aspirent à la vraie lumière. Au pied du trône, la Mort et la Douleur forment la base tragique de la Vie, et, non loin d'elles, sous l'égide de l'aigle de Jupiter, le grand Pan, symbole de la Terre, courbe son front attristé, dans un regret d'esclavage et d'exil, tandis qu'à ses pieds s'entasse la sombre phalange des monstres de l'Erèbe et de la Nuit, des êtres non formés qui doivent attendre encore la vie de lumière, les êtres de l'ombre et du mystère, les indéchiffrables énigmes des ténèbres. C'est une ascension vers les sphères supérieures, une montée des êtres purifiés, vers le Divin — la mort terrestre et l'apothéose de l'Immortalité. Le grand Mystère s'accomplit, toute la nature est imprégnée d'idéal et de divin, tout se transforme. C'est un hymne à la Divinité ».

S'il ne s'agit certes pas du tout d'une « peinture littéraire », l'œuvre de Gustave Moreau mériterait totalement les nobles qualificatifs de spirituel, de métaphysique. Profondément chrétien de cœur, Gustave Moreau ne s'en était pas moins élevé au niveau de conscience, où toutes les traditions sacrées se révèlent, pour l'initié, porteuses du même message ésotérique.

Par exemple (on l'a vu par son analyse du tableau *Jupiter et Sémélé*), rares sont les modernes qui aient pénétré aussi avant que lui dans le sens profond des grands épisodes de la mythologie gréco-romaine. Les récits qui ont trait aux amours du père des dieux avec des mortelles n'apparaissant plus alors comme des fantaisies grivoises, mais

comme des mythes symboliques, merveilleusement aptes à représenter les « noces divines » de l'âme avec le Divin, l'atteinte effective de l'illumination. D'où — sans pour cela nier le génie, si profondément original, d'un Gustave Moreau — la possibilité de se poser sans doute le problème des influences secrètes.

S'il fut (bien des toiles le révèlent expressément) un chrétien fervent, Gustave Moreau subit très certainement l'empire de son ami, l'ésotériste Edouard Schuré; pour le reste, nous en sommes réduits aux conjectures, entre autres sur d'éventuels liens initiatiques (avec la franc-maçonnerie, par exemple).

Bibliographie.

Outre le *Catalogue du Musée Gustave Moreau* (14, rue de la Rochefoucauld, Paris 8e) — ancienne et nouvelle éditions — et le précieux ouvrage (malheureusement depuis longtemps épuisé) d'Ary Renan, voir :

— Revue *Atlantis* (30, rue de la Marseillaise, Vincennes-94), n° de novembre-décembre 1964;
— Gilberte Martin-Méry : *Bosch, Goya et le Fantastique* (Galerie des Beaux-Arts, Bordeaux), 1957;
— Ragnar von Holten : *Gustave Moreau* (Jean-Jacques Pauvert, Paris), 1960.

Ed. resp. : M. Grayn à Moxhe-Ciplet (Lge-Belgique).